explicite d'avoir sous les yeux le texte latin choisi par l'auteur ! Certes, la traduction est aisée ; elle recherche le terme exact, correspondant au registre de langue du latin, sans reculer devant l'expression forte ou même brutale. Mais, comme le signale l'auteur, qui ne peut que rarement se reporter à des traductions antérieures, il est parfois difficile de choisir entre plusieurs interprétations, notamment quand il s'agit de fragments brefs, donc sans le secours d'un contexte.

M. Montero Cartelle mérite remerciements et félicitations pour ce travail considérable et précis qui ne manque ni d'originalité ni de courage ; mais, faute d'offrir les textes latins, cette édition s'adresse au grand public avec un luxe d'apparat scientifique, sans peut-être fournir au public des spécialistes l'instrument de travail idéal.

Anne-Marie TUPET.

Sciences historiques.

P.-M. MARTIN, *L'idée de royauté à Rome*, I, *De la Rome royale au consensus républicain* (Coll. « Miroir des civilisations antiques ») : Clermont-Ferrand, éd. Adosa, 1982, 1 vol., 410 pages.

L'idée de royauté à Rome est bien plus qu'une idée, et, d'entrée de jeu, P.-M. Martin pose l'attitude des Romains vis-à-vis de leur passé monarchique comme une « attitude passionnelle, obsessionnelle, faite de gêne, de peur, de fascination, d'attirance et de répulsion. En clair, cela s'appelle un complexe » (p. 1). Ce langage psychanalytique disparaît ensuite du texte, mais la démarche générale est donnée : il s'agit de descendre au fond de l'âme romaine, aux confins du conscient et de l'inconscient, pour préciser et comprendre les nombreux remaniements effectués par les antiquaires sur la période royale, afin de justifier la mise en place de la République et, en même temps, de l'implanter solidement dans le passé, c'est-à-dire dans la royauté elle-même. Cette analyse des profondeurs doit proposer l'interprétation la plus vraisemblable possible de la réalité masquée ou défigurée. Le livre suit donc un mouvement de va-et-vient entre la réalité déduite des contradictions du discours et le discours dont il faut expliquer les contradictions. Déterminer la réalité de l'époque royale ! voilà une entreprise que des générations de savants ont condamnée avant qu'elle se manifeste et qui reste encore vouée à la méfiance de beaucoup de nos contemporains. P.-M. Martin est de ceux qui ont osé braver cette condamnation et cela reste du courage, même s'il a emboîté le pas à des « pionniers » aussi prestigieux que Momigliano, Alföldi, Heurgon, Magdelain, Gagé... C'est du courage aussi d'affronter des questions aussi difficiles que celles posées par Servius Tullius, le parricide, Appius Claudius Caecus...

Ce courage a porté des fruits non négligeables. La première partie fait le point sur la succession royale. L'hypothèse, qu'elle propose, d'une succession exogamique en ligne utérine concilie la tradition d'une royauté élective et l'observance de l'hérédité ; elle offre sur la monarchie des Tarquins, sur Servius Tullius et sur le « règne de Brutus » des aperçus nouveaux, pleins de vraisemblance et de suggestions. La deuxième partie répertorie

les fonctions royales (religieuse, militaire, juridique), dans une confrontation des textes et des vraisemblances, et affronte des sujets (*regifugium*, réformes « serviennes », lois royales...) dont la bibliographie immense et contradictoire dit assez la difficulté. Après avoir mis en place un savoir cohérent sur la période royale, l'auteur peut aborder les étapes de l'élaboration de la vulgate annalistique (c'est l'objet de la troisième partie), puis appliquer ses conclusions aux premiers temps de la République. La meilleure confirmation que la démarche est féconde se trouve dans les pages consacrées à Camille (p. 360-379). P.-M. Martin y montre comment le *fatalis dux*, auréolé d'une « gloire royale » a pu introduire le triomphe symbole du pouvoir monarchique devenu celui de la Rome républicaine, et être le plus ferme soutien du patriciat tout en l'inquiétant. De la même façon, les dernières pages consacrées à Appius Claudius Caecus proposent une unité à l'action controversée de ce tumultueux patricien, une unité qui concilie en lui l'esprit républicain et la tradition d'un Numa pythagoricien. Ainsi le « principat » d'Appius Claudius serait une ébauche de celui d'Auguste.

Le tome I s'achève ainsi sur une promesse qui fait attendre avec intérêt le tome II de cette étude. Dès l'introduction l'auteur fait miroiter ce deuxième livre en écrivant : « Rome a connu deux Révolutions ; la première quand elle chassa ses rois ; la seconde, quand après cinq siècles de régime républicain, elle retourna à la monarchie ». En lisant comment le patriciat et diverses factions politiques ont usé de l'idée de royauté pour asseoir leur pouvoir ou pour écarter des oppositions (voir en particulier les pages sur l'*adfectatio regni*, 339 *sq.*), on s'attend pour la période suivante, qui s'achève par un retour à la monarchie, à de nombreuses manipulations de la même idée.

P.-M. Martin a traité de ces questions complexes avec une clarté remarquable à laquelle contribuent dix-huit tableaux récapitulatifs ou comparatifs. Il a été bien servi aussi par la qualité de la présentation qu'il doit aux jeunes et clermontoises éditions Adosa.

J.-P. NÉRAUDAU.

Legge e società nella repubblica romana, a cura di F. SERRAO, 1, 1981 : Naples, Jovene, 1981, in-8°, XXVIII-505 pages.

Les travaux regroupés dans ce volume constituent autant d'appendices à un *corpus* des lois, plébiscites, *rogationes* et propositions informelles d'époque républicaine dont le souvenir est parvenu jusqu'à nous, et plus spécialement de son tome un consacré aux deux premiers siècles de la *libera ciuitas*. Cinq traitent, sous ses divers aspects, de la question agraire, quatre de problèmes plus spécifiquement politiques. Nous reviendrons plus bas sur deux autres articles qui, dans ce recueil, occupent une place à part.

D. Capanelli (*Appunti sulla rogatio agraria di Spurio Cassio*) part de la constatation que les efforts des modernes pour isoler dans la tradition relative à Sp. Cassius un noyau authentique les ont le plus souvent conduits à des résultats radicalement différents. Elle s'efforce donc d'établir que, sous la forme que Denys d'Halicarnasse lui a donnée, celle-ci mérite confiance. Il s'ensuit à ses yeux que, désireux de ramener la concorde à Rome,

Sp. Cassius œuvra avec la volonté de consolider son emprise naissante au cœur comme aux confins du Latium. Comme celui qu'il avait conclu avec les Latins, son traité avec les Herniques résista à l'épreuve du temps. Quant à sa *rogatio* agraire de 486 qui ne fut pas soumise au vote de ses concitoyens, elle ne disparut pas sans autre forme de procès. Le Sénat décida en effet que la plèbe devait bénéficier d'une distribution de terres « publiques ». Mais cette mesure resta lettre morte. D'où les flambées d'agitation que la question agraire provoqua dans les années qui suivirent. En tout état de cause, les similitudes maintes fois relevées entre la geste de Cassius en 486 et des événements d'époque gracchienne ne prouvent rien contre l'authenticité de la tradition relative à la première.

En un long mémoire appelé à faire date (*Lotte per la terra e per la casa a Roma del 485 al 446*), F. Serrao analyse les témoignages que nous possédons sur l'agitation agraire dans l'*Urbs* pendant cette période. A l'appui de leur authenticité, il produit des arguments qui nous semblent décisifs. Ils s'accordent avec ce que nous entrevoyons des conditions générales de ces quarante années, et l'image qu'ils donnent des revendications plébéiennes est fort cohérente. D'autre part, les leaders de la plèbe portent des noms qui interdisent de conclure à des interpolations tardives. En ce qui concerne le cas précis de la *lex Icilia* de 456, qui permit aux *principes plebis*, mais aussi à des *humiles*, de se construire une demeure sur l'Aventin, il faut y reconnaître, malgré Tite-Live, un plébiscite (il figure dans la série des *leges sacratae*), approuvé dans un deuxième temps par le Sénat. C'est alors seulement qu'ayant déjà force de loi, il fut soumis au vote des centuries qui lui conféra une garantie supplémentaire.

Par son point de départ, l'étude de C. Venturini (*Il plebiscitum de multa T. Menenio dicenda*) se rattache à la précédente dans la mesure où Tite-Live met en rapport le procès intenté à T. Menenius, *cos.* 477, par Q. Considius et T. Genucius, *tr. pl.* 476, avec leur qualité d'*auctores agrariae legis*. L'auteur y démontre qu'il faut voir dans cet épisode une tentative, couronnée de succès, des tribuns pour affirmer leur droit à contrôler l'activité des consuls dans l'exercice de l'*imperium militiae*. Malgré T. Mommsen, la tradition relative à ce procès capital au cours duquel l'*antiquisitio capitis* évolua en *multae irrogatio* a toute chance d'être authentique. Cette modification et l'issue de l'affaire doivent s'interpréter en référence à un compromis entre patriciens et *tr. pl.* Vus à la lumière de cet épisode, les lois *Aternia-Tarpeia* et *Menenia-Sestia* ainsi que *XII Tab.* 9, 1-2, prennent toute leur valeur. Elles couronnent les efforts des patriciens pour circonscrire dans des limites acceptables les droits « usurpés » par les tribuns.

L'attention de S. Borsacchi (*La vicenda dell'agro Coriolano*) est allée à un épisode qui nous est connu par Liv. 3, 71-72. Contre l'interprétation hypercritique qui est le plus souvent donnée de son témoignage, l'auteur cherche à établir que l'intervention du *populus* réuni en comices tributes dans une affaire qui, à l'époque classique, relèverait du Sénat s'explique, de manière somme toute naturelle, par les incidences qu'aux yeux de la plèbe, elle ne pouvait manquer d'avoir en matière agraire. Reste que l'idée, développée dans la deuxième partie de l'article, selon laquelle le *iudicium*

populi alors rendu aurait des points communs avec les *iussa populi* les plus caractéristiques ne sera pas unanimement acceptée.

Ce pronostic vaut aussi pour la thèse soutenue dans l'article intitulé *Bellum indicere e tribù*. L. Fascione se propose d'y établir qu'entre 509 et 367, la *lex de bello indicendo* fut, sauf exception, (Liv. 4, 30, 15) de la compétence des comices tributes (id., 6, 21, 5). S'ils ne sont pas dénués d'intérêt (mais certains sont plus que discutables : cf. p. 238), les arguments invoqués ne sauraient faire oublier que, par nature, les comices centuriates sont une assemblée des citoyens-soldats réunis, de ce fait, en dehors du *pomerium* : plus on s'éloigne de l'époque servienne, plus il devient malaisé d'expliquer comment et pourquoi l'*exercitus centuriatus* se doubla d'une telle assemblée. Malgré Liv., 5, 18, 1-2, il semble tout aussi douteux que les *tr. mil. c. p.* aient été élus par les comices tributes : qu'une assemblée où le suffrage n'était pas censitaire ait été maintes fois défavorable aux candidats plébéiens n'est pas chose qui aille de soi.

Le deuxième article de L. Fascione (*Alle origini della legislazione de ambitu*) traite du plébiscite *ne cui album in uestimentum addere petitionis causa liceret* (Liv., 4, 25, 13, 432 avant J.-C.) et de la *lex Poetelia de ambitu* (id., 7, 25, 12-13, 358 avant J.-C.). Le premier semble avoir interdit aux candidats le port d'une toge partiellement « blanchie » (telle est l'exégèse la plus probable de ce libellé peu clair). Quoique voulue par la plèbe, cette interdiction joua probablement au détriment de ses leaders qui, plus que les patriciens, avaient en quelque sorte besoin d'attirer les regards et de se faire ainsi connaître des électeurs (cf. Macrobe, *Sat.* 1, 16, 35). Reste qu'avant 358, le *crimen ambitus* fut inconnu à Rome. La mesure alors proposée par C. Poetelius pendant son tribunat émanait du petit noyau de ceux qui, patriciens ou plébéiens, avaient été les artisans du compromis Licinio-Sextien et qui voulaient barrer la route aux *homines noui* issus de la plèbe. D'où leurs efforts pour interdire certaines formes de contact entre candidats et électeurs.

L'article d'A. Santelli (*Agitazioni agrarie dal 424 a. C. alla presa di Veii*) complète celui de F. Serrao. Prenant prétexte des huit *rogationes* agraires dont l'annalistique avait, pour cette période, enregistré le souvenir, l'auteur montre que la tradition livienne est, dans ses grandes lignes, cohérente et digne de foi. Relevons toutefois une erreur p. 303 : il n'est pas vrai que les plébéiens « aient été tenus de rembourser le *stipendium* ». Les propos prêtés aux *tr. pl.* par Tite-Live (5, 10, 9) doivent s'interpréter en référence au *tributum* qui nous est présenté comme étant sans commune mesure, pour les contribuables, avec la solde qu'ils avaient perçue.

Bien documenté, le mémoire d'A. di Porto (*Il colpo di mano di Sutri e il plebiscito de populo non seuocando*) est un plaidoyer probant en faveur de l'authenticité du témoignage de Tite-Live (7, 16, 7-8) relatif au vote, en 357, de la *lex de uicesima manumissionum*. L'auteur regroupe des indices au vu desquels il est vraisemblable que le nombre des affranchis s'accrut alors de manière substantielle ; il souligne aussi que l'initiative prise par le consul Cn. Manlius, de réunir, loin de Rome, ses soldats *tributim* s'inscrit dans la série des efforts patriciens pour arracher la plèbe à l'emprise de ses

tribuns. Il n'est pas surprenant dans ces conditions que les *patres* aient accordé leur *auctoritas* à une loi votée au moyen d'une procédure sans exemple. La réaction des *tr. pl.* eut lieu sous la forme d'un plébiscite qu'il faut sans doute inclure dans la série des lois sacrées. Reste à notre sens que toute la lumière n'est pas encore faite sur un épisode où, pour réunir en assemblée ses soldats-citoyens, le consul n'utilisa pas le cadre centuriate.

Telle que Liv., 7, 41, 3-4, nous l'a transmise, la tradition relative à la sédition militaire de 342 pose plus d'un problème. A propos de la *lex sacrata militaris* qui serait venue compléter la loi d'amnistie alors votée, G. Tilli (*La c. d. lex Valeria militaris del* 342) développe plusieurs arguments qui invitent à y reconnaître un plébiscite (génucien?) ayant obtenu force de loi, parce qu'il bénéficia de l'*auctoritas patrum* avant même d'être voté. De manière significative, cette procédure anticiperait de trois ans sur la législation de Q. Publilius Philo qui devait en consacrer l'usage.

Deux articles dus à F. Serrao et S. Borsacchi constituent la deuxième partie de ce volume. Ils traitent de problèmes ayant trait d'une part à la notion de *lex publica* dans l'œuvre de Cicéron, de l'autre au commentaire de Cic., *Att.* 3, 23, 4 (*Atque hoc in illis tr. pl. non laedebat*; *lege enim conlegii sui non tenebantur*).

Repris des *Atti del III Colloquium Tullianum*, le premier contient des pages bienvenues sur les conceptions respectivement « statique » et « dynamique » qu'*optimates* et *populares* se firent de la *lex* conçue comme *iussum populi*. L'auteur du second y développe non sans brio l'exégèse selon laquelle, en l'absence d'*intercessio* d'un de ses collègues, toute *rogatio* d'un *tr. pl.* bénéficie d'une présomption d'unanimité. D'où l'affirmation de Cicéron à propos de la loi que Clodius avait fait voter à son encontre. Signalons à l'auteur que son interprétation confirme et la traduction et le commentaire proposés par L. A. Constans (*Cicéron, Correspondance*, II, C. U. F., Paris, 1950, p. 173 et 183). A la question de savoir si les *tr. pl.* 58 furent tenus dans ce cas de *iurare in legem*, l'auteur semble enclin à apporter une réponse négative.

A en juger par sa première partie qui en occupe les quatre cinquièmes, l'unité de ce recueil est évidente. Tous les mémoires qui y figurent acheminent le lecteur vers des conclusions qui se corroborent. Les plus importantes peuvent se formuler comme suit : 1) Telle que Tite-Live et Denys d'Halicarnasse l'ont fixée à partir des données de l'annalistique, la vulgate relative aux luttes de la plèbe (question agraire ; procès tribuniciens) est pour les v^e^-iv^e^ siècles digne de foi. 2) Les *leges sacratae* par lesquelles les conquêtes de la plèbe passent dans leur majorité ne se limitent pas à celles de 493-492. Au même titre que les *XII Tables* qui en absorbèrent peut-être l'essentiel, elles constituent une charte, appelée toutefois à s'enrichir en diverses circonstances (mais cf. sur ce point la théorie différente d'A. Magdelain, *La loi à Rome*, Paris, 1978, p. 58-61). 3) La plus ancienne notion de la *lex publica* à Rome est en fait celle de la loi comme fruit d'un compromis entre les deux ordres. Nous retrouvons là le thème de la « legge-contratto » auquel, dans un travail plus ancien (*Classi, partiti e legge nella repubblica romana*, Pise, 1974), F. Serrao faisait déjà la part belle et que le lecteur ne

manquera pas de confronter avec les idées développées par J. Bleicken (*Lex publica*, Berlin-New York, 1975) et par A. Magdelain, *op. laud.* 4) Il n'est plus possible d'éliminer sans autre forme de procès les témoignages relatifs à la *lex Valeria-Horatia de plebiscitis* : les arguments invoqués à cet effet en divers points du recueil méritent en tous cas de retenir l'attention.

Nul doute qu'il n'ait dissipé une partie des ténèbres entourant l'histoire du Moyen Age romain. Il est maintenant acquis que le problème agraire pesa d'un poids déterminant sur les luttes de la plèbe et que les témoignages qui nous sont parvenus à ce sujet ne sont pas autant de forgeries pures et simples d'époque postgracchienne.

Reste que, sur tel ou tel point, certains de ces mémoires veulent parfois trop prouver. Cette tendance est à mettre en rapport avec un attachement inconditionnel de leurs auteurs à la lettre même de la tradition. Persuadé pour sa part de son authenticité globale, le recenseur n'en est que plus à l'aise pour rappeler discrètement les risques d'un certain « fondamentalisme ». Il est difficile de croire que, dans ses descriptions des débats sénatoriaux pour la période envisagée, Denys d'Halicarnasse soit parole d'Évangile, alors que pour des temps moins lointains, les anciens ne nous ont pas tout dit (cf. le cas de Sp. Thorius et de sa loi, bel exemple de *locus desperatus*). L'ignorance quasi-totale dans laquelle nous sommes des origines de l'historiographie à Rome a trop souvent conduit les modernes à faire table rase des données dont grâce à Cicéron, Diodore, Tite-Live ou Denys d'Halicarnasse, ils disposent sur les événements antérieurs à 350 (cf. en dernier lieu, J. Bleicken, *op. laud.*, p. 75, n. 4, justement critiqué par F. Serrao, p. XXV de *Legge e società* 1) pour que les risques du choix inverse, s'il est systématique, ne soient pas eux aussi évidents.

Celà dit ce recueil est une contribution riche de substance à l'histoire de la plèbe militante, sinon triomphante.

Jean-Claude RICHARD.

Christian MEIER, *Res publica amissa. Eine Studie zu Verfassung und Geschichte der späten römischen Republik*, nouvelle édition : Suhrkamp Verlag, 1980, in-8°, LVIII-332 pages.

Saluons la réédition à un prix abordable d'un ouvrage dense (au point d'en être parfois de lecture difficile) en même temps que novateur dans « l'approche » des problèmes discutés : cf. sur ce point la recension approfondie de J. Béranger, *R. É. L.*, 45, 1967, p. 590-594. Les analyses de C. Meier ont le grand mérite aujourd'hui encore de mettre en évidence les facteurs auxquels un régime ébranlé dut de durer et, qui plus est, de se survivre, sans que s'imposât jamais la perspective de réformes inéluctables.

Mentionnons d'autre part l'*Introduction* qui figure en tête de cette réédition. L'auteur y teste certaines suggestions ou objections formulées par ses recenseurs et y affine plusieurs concepts fondamentaux de son analyse.

Jean-Claude RICHARD.

Ph. Moreau, *Clodiana religio, un procès politique en 61 avant J.-C.* : Paris, Belles Lettres (coll. d'Études anciennes), 1982, 1 vol., 267 pages.

On prend une société donnée — Rome en 62-61 —; un grain de sable s'y glisse — le sacrilège de Clodius —; on regarde alors les mécanismes se mettre en marche, les hommes se révéler, nos connaissances ou nos doutes sur cette période se confirmer ou s'infirmer. Ph. Moreau est cet observateur attentif pour qui la république déclinante n'a de secrets que ceux qu'imposent les lacunes de notre information. Il suit pas à pas le déroulement d'une affaire qui commence comme une comédie d'Aristophane ou un conte de Boccace (selon les remarques de C. Gallini) et fait étrangement s'agiter tout le monde politique. La réaction de César à l'éventuel adultère de sa femme, la définition du délit commis par Clodius, les divers moments du procès sont analysés sans qu'un seul point soit laissé dans l'ombre (liste des pontifes, des vestales, présent et passé des personnages...). Si le livre n'était que la relation précise, organisée par une parfaite connaissance des faits juridiques, politiques et religieux, il serait déjà utile et de grande qualité. Mais il est plus que cela, car l'auteur ne pose pas sur les faits un regard innocent : il veut les faire servir à une connaissance plus générale de l'époque et, en particulier, il veut « tester... les théories d'ensemble soutenues sur la vie politique de la république finissante » (p. 8). En ce sens ses analyses dénouent les écheveaux emmêlés des motivations personnelles et des alliances dans un monde où la lutte politique domine toutes les attitudes. Ph. Moreau note, en particulier, avec un certain regret — car la chose lui tient manifestement à cœur — qu'on ne peut guère donner une place privilégiée aux liens familiaux dont l'intervention n'est ni automatique ni constante. Ce bilan des années 62-61 permet donc de nuancer ou de préciser bien des aspects du fonctionnement de la république, et d'éclairer l'avenir.

L'auteur écarte une hypothèse qui mérite peut-être d'être écartée — car la ferveur religieuse importe peu dans cette histoire — mais qui reste troublante. L'intrusion de Clodius dans le sanctuaire de Bona Dea n'est-elle vraiment qu'une escapade? Ce premier sacrilège vise une divinité à laquelle sont liés les Claudii, sur laquelle un Sextus Clodius a écrit (d'après Lactance, *Diu. Inst.*, 1, 22, 11), et qui était honorée par les *matronae* de l'aristocratie, mais aussi par la plèbe. En avril 56 Cybèle, divinité elle-aussi liée aux Claudii, sera bafouée par Clodius. Les suggestions de C. Gallini et de J. Gagé méritent peut-être moins de scepticisme.

J.-P. Néraudau.

Eberhard Horst, *César, une biographie.* Traduit de l'allemand par Denise Meunier : Paris, Fayard, 1981.

Dans cette biographie de César, on ne peut reprendre que deux éléments : le fond et la forme. Le livre étant une traduction de l'allemand, il serait injuste d'attribuer à la traductrice les défauts de l'original, injuste de condamner l'auteur pour des bévues de traduction. Au côté cisrhénan semble revenir la longue série des noms propres écorchés : Monts Albins (sans a), Millet (avec deux l); Tarce (avec un c), *Templus Veneris Gene-*

tricus (ce qui est un barbarisme de la carte n° 1) ; *Catalina* (ce qui est un hydravion) ; Alticus pour Atticus ; nous en passons et des meilleurs, surtout les noms latins privés d'un -i- tels que Licinus, Tertulla ; mais qui est Appien Marcellin, cité p. 191, et identifié par la note 19 à Appien? en tout cas, *redintegratio animo* (p. 199) est au moins un solécisme et un autre solécisme « le poète Ménandre qui citait César en grec » (p. 263). A la traductrice aussi revient la gloire d'avoir rendu *Germanenexkurs* par « l'exode germain » alors qu'il s'agit de la *digression sur les Germains* (p. 409, n. 9).

L'auteur n'est pas à plaindre non plus et il fournit un joyeux florilège dont nous ne donnerons que des extraits pour ne pas grever le budget de la *Revue*. A l'auteur le mérite d'appeler Jules Iule, fils d'Énée (p. 13), celui d'employer constamment les termes *Gallia Narbonnensis* ou Narbonnaise, noms que la *Gallia Vlterior* reçut d'Auguste, anachroniques dans une biographie de César. A l'auteur, semble-t-il, reviennent des expressions surprenantes : (l'apex, p. 44) « un petit bâton entouré de laine » ; « des grivoiseries sur leur empereur » (pour *imperator*, p. 390, n. 5) ; quant à César « son ardoise s'allongeait », il est vrai « qu'il était un play boy » (p. 70) ; la *via Appia*, « la plus importante rue de Rome » (p. 104) ; « l'Égée, riche en îles jusqu'à la mer Noire » (p. 105) ; « Mithridate le Bithynien » (p. 105) ; « le logement de fonction » du Pontifex Maximus (p. 120) ; Caton n'avait pas de sous-vêtements (p. 132) ; César est « le successeur de Catulle » (p. 133) ; pour « se remplir les poches » de la toge, sans doute, les « pots-de-vin » circulent « d'une poche à l'autre » (p. 146-147). Dans cette perversion générale, *Der Kleine Pauly* devient le « petit P. » (p. 410, n. 1) ; le « droit des émissaires » traduit *ius legatorum* (*B. G.*, III, 16) ; « Sans cesse des estafettes arrivaient au quartier général gaulois avec des nouvelles... dans leurs sacoches » (p. 215). Vercingétorix a un « rayonnement charismatique » (p. 230) ; heureusement, César est « un expert du poker psychologique » (p. 232) ; Pompée s'enfuit « par une porte dérobée » (= la *Porta decumana*, p. 291). Et revoici « enchaîné dans une charrette » Vercingétorix (p. 327) ; « César avait chargé M. Terentius Varro, savant auteur que nous connaissons mieux sous le nom de Térence » (p. 347 ; le quiproquo peut avoir son origine dans un germanisme méconnu de la traductrice?) ; César « apprend la mort de Mamurra, le commandant des sapeurs » (p. 351). N'oublions pas son « origine populaire (= *Caesar popularis*, p. 354). Voilà le ton de l'ouvrage. Il n'est pas convenable au sujet.

Pour le fond, l'auteur a accumulé des informations mais la juxtaposition d'éléments empruntés à des autorités d'expression allemande, Mommsen, Heuss, Gelzer, Strasburger, Gesche, forme une mosaïque sans profondeur. Tout cet appareil de seconde main semble obnubiler l'éclat des textes. A preuve, la disposition ordinaire des notes qui renvoient d'abord aux autorités modernes et introduisent, ensuite, par un « Également » les références aux sources antiques. Notons à ce propos que la traductrice n'a pas, dans les références, remplacé le A (= *Anmerkung*) par un N (= *Note*).

L'auteur a-t-il assez recouru aux *Commentaires* de son héros? Il rejette comme un lèse-César la critique de la déformation historique. Or, que fait-il? D'une part, l'emploi du discours indirect est donné comme une marque

d'objectivité (p. 181), « on doit admettre » que César a présenté honnêtement les faits (p. 240) ; on adopte, d'après Strasburger, l'argumentation même de César (p. 261). D'autre part, l'auteur reconnaît la tendance de César (p. 183), trouve exagérément négatif le portrait d'Arioviste (p. 186), constate que César a exagéré les effectifs de l'ennemi (p. 286-287). Il relève même que César a étouffé l'affaire de l'*aerarium* (p. 423, n. 26) et tu la mutinerie de Plaisance (p. 276). Ainsi la critique est-elle incohérente au gré des diverses autorités.

Au détour de deux ou trois notes (p. 410, n. 2 et 17), E. Horst s'en prend à moi : il ne serait pas « démontrable » que César a pris l'offensive contre Arioviste (cf. Gesche, *Caesar*, p. 92-94). Il faut rappeler à M. Horst et à M^me^ Gesche qu'il y a un objet qui s'appelle une carte ; il leur suffisait de regarder la bonne et du bon côté pour que leur saute aux yeux le bond fait par le proconsul, tandis qu'Arioviste restait encore loin (cf. César, *B. G.* I, 41, 4-5) : cette progression, c'est l'offensive. Le biographe a négligé, d'une manière étonnante, le géographie : deux tracés sommaires au revers de la jaquette, un plan de Rome, (p. 453 mais il figure le centre monumental et non la Ville au temps de César), deux cartes au trait p. 454 et 455. Pourquoi s'étonner de ce que C. Jullian ait nommé le mont Aussois (p. 417, n. 20)? Peut-on dire que le mont Beuvray est au « sud-ouest » d'Autun (p. 409, n. 6)? Peut-on écrire de César qui venait de l'ouest, « et fonça vers le Rhône en passant par Vienne » (p. 231)? Pour le passage de l'Adriatique, peut-on écrire (p. 284) que les Pompéiens n'attendaient pas « un débarquement venant de l'est »? Quant à la frontière du Rhin, O. Seel (*Ambiorix*, p. 57, n. 16) admet fort bien qu'elle ait été une création politique de César, justifiée auprès de l'opinion romaine par les tableaux des *Commentaires*. C'est notre thèse.

Cet ouvrage s'est voulu une biographie. Le caractère de César y est donc évoqué à une quinzaine de reprises. Ici encore, on n'a pas su recourir au texte et lire César. Pourtant, l'analyse stylistique apporte beaucoup de lumières sur le caractère du mémorialiste. Je pense à sa manière prudente, couverte, défensive de mettre les circonstancielles avant les principales. L'auteur a rejeté comme un grief la déformation historique. Quelle erreur ! C'est méconnaître le génie littéraire de César, ses rapports avec le vécu et le narré, l'éthique et la rhétorique. Il reste qu'on a été, semble-t-il, trop discret sur le problème des relations avec Catilina, trop pudibond en mentionnant les maîtresses de César, en estompant l'épisode bithynien, en oubliant les talents de Mamurra. Ce sont, chez César, manifestations d'une avidité fondamentale, d'une curiosité instinctive pour toutes les expériences ; élément digne de considération pour évaluer la dynamique d'une telle personnalité. Et la philosophie de César? Il ne suffit pas de le dire, sans plus, épicurien (p. 57, 131, 346). L'auteur a évoqué le problème, classique, du génie de César : oubliant J. Carcopino, il oppose Strasburger et Gesche (p. 389, n. 11) : César a-t-il dès sa jeunesse conçu le plan de sa carrière? A-t-il, au contraire, improvisé selon les occasions? Pour l'auteur, César eut d'abord une volonté ou une personnalité floue, irrésolue (p. 67, 80), il a de la lenteur et même de la fragilité (p. 110) ; il serait sorti progres-

sivement de cette irrésolution en s'identifiant à Rome (p. 113, 246, 337, 356). « Aux moments décisifs de sa vie, il dut mériter ou arracher de vive force cette fortuna caesaris (avec minuscules) si souvent citée et si mal comprise » (p. 69-70). Bien mal comprise, en effet, et que l'auteur aurait pu éclairer par la comparaison avec la *Fortuna* de *Sylla Felix*, étudiée en France, et en mentionnant le problème du *'kairos* dans la carrière de l'*imperator*. Ainsi, M. E. Horst pourrait-il sortir de sa perplexité devant la conquête improvisée d'Alexandrie et éviter de proclamer, pour finir, que César a créé le nouvel *imperium* dont se revêtit Auguste. Cette publication reste, au moins, un indice sur la vague d'intérêt que suscite actuellement l'éponyme des Kaiser dans le grand public allemand.

M. Rambaud.

Erik Wistrand, *The Policy of Brutus the Tyrannicide*, *Humaniora*, 18. *Acta regiae societatis scientiarum et litterarum Gothoburgensis* : Göteborg, 1981, 39 pages.

Dans ce nouvel essai, de la dimension d'un article, consacré à la fin de la République, E. Wistrand reprend la question des buts politiques de Brutus. Il ressort de l'étude de nombreux textes, abondamment cités en note, qu'à la différence des Gracques, de Marius, Sulla et Catilina, Brutus n'a pas voulu bouleverser la répartition des fortunes et des pouvoirs (p. 10), et qu'il a réellement souhaité une entente avec les Césariens modérés, dont Antoine. Mais la volonté d'Antoine d'assurer sa sûreté personnelle, face aux menaces de procès *de ui* ou *de maiestate* agitées par les républicains irréconciliables (d'où la *lex Antonia de prouocatione*) et d'empêcher les Pompéiens spoliés par César d'obtenir par s.-c. ou par procédure judiciaire la restitution de leurs biens distribués aux Césariens (d'où la *lex Antonia iudiciaria* ; E. Wistrand voit dans cette question des biens confisqués un enjeu politique central), rendit la rupture inévitable avec les républicains, qui ne pouvaient accepter de voir apparaître un nouveau César.

Se faisant alors juge, l'historien répartit les responsabilités : Brutus, combattant sincère et désintéressé d'un ordre social certes inégalitaire, mais qu'il assimilait à la *libertas* (c'est le jugement de sir Ronald Syme), est même disculpé du reproche d'erreur de calcul, puisque sa politique d'entente avec les Césariens modérés aurait pu, selon E. Wistrand, réussir (cf. le calme des légions, ailleurs qu'en Italie), sans les surenchères et les arrière-pensées de républicains intransigeants, comme Cicéron, envers qui E. Wistrand est aussi sévère que Brutus lui-même (*ap.* Cic., *Ep. ad Brut.*, 1, 17, 4). On voit qu'il y a donc, en Suède, un nouvel « ennemi de Cicéron ». On ajoutera à la bibliographie, M. Bellincioni, *Struttura e pensiero del Laelius ciceroniano*, Brescia, 1970, et, pour la proscription, la thèse à paraître de F. Hinard.

Philippe Moreau.

Lidia Storoni Mazzolani, *Tiberio o la Spirale del Potere* : Milan, Rizzoli éd., 1981, 1 vol. in-8° de 307 pages, 13 pl.

L'auteur, qui vient encore, sous le titre *Una moglie romana*, de reprendre les problèmes de l' « Éloge de Turia », commence par revendiquer, dans un temps où l'histoire est « Annales, Économie, Civilisation », le droit de s'intéresser à un « individu » qui a été, plus que le témoin, l'expression même, déconcertante et douloureuse, du passage entre la République et l'Empire héréditaire.

Les philologues sont glacés d'effroi quand ils lisent le Tibère de Tacite. Les historiens, sans trop se soucier de ce qui n'est que polémique et racontars de l'opposition, admirent le jeune chef de guerre et le sage politique, les enseignes de Crassus reprises sur les Parthes, les campagnes militaires bien menées dans les Alpes, le temple de la Concorde construit, les égards accordés au Sénat suivant la tradition. Pour résoudre la contradiction, Mme Storoni n'a pas dédaigné d'utiliser l'analyse psychologique. Elle cite en exergue sir Ronald Syme : « Si Tibère décourage l'historien, le romancier pourrait lui servir de guide. » Elle nous donne donc un « roman vrai dans l'ensemble et le détail, fondé sur une bibliographie de 250 titres, et sur un esprit d'une justesse aiguë.

L'idée fondamentale, c'est que Tibère, choisi par Auguste en désespoir de cause et après mainte humiliation pour lui succéder, « fut l'unique empereur qui, comme son historien cent ans plus tard, était partisan de la constitution républicaine ; mais il eut le temps de constater qu'il n'y a pas de Prince qui ne se transforme en autocrate, et qu'il n'y a pas d'autocrate qui ne se transforme en tyran ». C'est d'avoir cédé, dans la honte, à la logique du système, que Tacite, qui pensait comme lui, ne lui pardonne pas.

On suivra donc d'abord les cinquante-six premières années que Tibère eut à supporter du vivant d'Auguste (— 42 + 14), telles que nous les ont racontées Verrius Flaccus, Tacite, Suétone, Dion Cassius, tous les à-coups de cette longue et difficile éducation sentimentale abreuvée de contrariétés. En lui persistait le Romain à l'ancienne mode — le « Claude » — dont « le maintien réservé et sévère, la lenteur de mouvements, la recherche dans l'expression » étaient interprétés comme de l'orgueil, et le trouble intérieur comme de la dissimulation. « Toute sa vie se passa à recevoir des ordres ». Auguste, en prétendant rétablir la république, poursuivait constamment la formation de sa dynastie. Morts prématurées, divorce imposé, remariage odieux. Soit : c'est à lui que reviendrait le soin d'assurer la succession des fils de Julie. Accusations de celle-ci. Alors l'extraordinaire éclat de 6 avant J.-C., où Tibère se retire, pour huit ans, à Rhodes. Exil de Julie. Mort de L. et C. Caesar. Adoption de Tibère, en proie à tout un héritage de haine de la part des Julii qu'un peu plus tard Agrippine l'Aînée devait transmettre à Tacite.

Ne résumons pas la suite de l'histoire, avec l'avènement précautionneux de Tibère et son effort pour rendre aux anciennes institutions leur valeur, effort annihilé par l'aveulissement général : *ruere in seruitium*. Les conspirations, les factions clandestines, Pison, Séjan, et une vingtaine d'autres,

engagent Tibère dans une répression dégoûtée. Nouvelle retraite en 26, mais pour toujours, à Capri. Non sans gouverner. Non sans sévir. L'un des grands mérites du livre, en son honneteté foncière, est de s'être refusé à la pitié. Tibère, étant donné les circonstances dans lesquelles il fut traîné au pouvoir, devenait sympathique. Mme Storoni ne cherche pas à atténuer ses crimes. « Rien que dénonciations, exécutions, suicides », en même temps qu'il acceptait le principe de la monarchie héréditaire et confiait en 21 le consulat à son fils en même temps qu'à lui. « C'est le Principat, dit l'auteur, non l'homme qui révélait son vrai visage. » Il y a des faits extraordinaires : en 29 Livie mourut à quatre-vingt-six ans : Tibère ne quitta pas Capri pour les obsèques et mit le veto à tous les honneurs proposés par le Sénat. C'est à peu près à cette époque que, selon Tertullien, étrangement approuvé par certains modernes, Tibère pensa admettre le Christ dans son Panthéon. Mais son dernier geste, au moment de sa mort, fut de retirer son anneau, peut-être pour le donner à quelqu'un, à Caligula sans doute, puis de le remettre à son doigt, en fermant la main. Redisons-le : la beauté du livre est d'avoir sans faiblir voulu enrouler jusqu'au bout la spirale du pouvoir. Il faudrait le traduire.

Jacques Heurgon.

Eugen Cizek, *Néron* : Paris, Fayard, 1982, in-8°, 474 pages, 95 F.

Professeur à l'Université de Bucarest, Eugène Cizek, bien connu des spécialistes de l'époque impériale, touche, avec ce remarquable ouvrage, un plus vaste public. La collection que la librairie Fayard consacre aux grandes figures historiques était tout indiquée pour cette mise au point sur une des personnalités les plus fascinantes et les plus controversées du monde antique, dont l'époque peut être considérée comme un moment privilégié de l'histoire romaine et même de l'histoire universelle.

M. Cizek atteint parfaitement son but : le portrait qu'il trace, en dix chapitres très denses, de l'empereur et de son œuvre, est un modèle par la qualité et l'étendue de la documentation ainsi que par la clarté de l'exposé. Chaque chapitre possède un riche apparat de notes et une importante bibliographie, mise à jour jusqu'en 1979, permet de prendre connaissance de l'état des questions. Y sont adjoints un commode index et une table de repères chronologiques.

Les deux premiers chapitres, consacrés respectivement à l'*image* laissée par Néron dans l'histoire et à la *personnalité* du prince, tentent, par-delà les caricatures — nombreuses — ou les apologies — plus rares — d'expliquer plus que de juger les tendances et les actes d'un enfant malheureux, élevé dans l'instabilité, frustré de tendresse, forcé au mensonge, puis d'un adolescent chez qui la lâcheté et le goût de la jouissance s'accompagnent d'angoisse et de mégalomanie, enfin d'un homme dont les perversions, les extravagances et la cruauté voisinent avec un culte de l'art exacerbé. M. Cizek montre fort bien, en particulier, que Néron tua par peur de perdre le pouvoir, qu'il s'agisse des meurtres de Britannicus, d'Agrippine ou de Sénèque.

Les chapitres III et IV sont consacrés à l'analyse des idées-forces autour

desquelles s'organisa le pouvoir politique sous Néron, avec d'excellentes pages sur le modèle antonien de la monarchie, qui séduisit de plus en plus le jeune empereur, sur les rapports entre Néron et l'Égypte — que les travaux d'O. Montevecchi, en particulier, permettent aujourd'hui de mieux connaître —, sur les diverses composantes du *néronisme*, qui tend à s'épanouir après le tournant de 61 (date d'ailleurs hypothétique) et surtout après l'incendie de 64, et qui triomphe au moment du voyage en Grèce. Non que les prises de position de l'auteur ne soient parfois discutables, comme son adhésion aux thèses controversées de H. P. L'Orange (et non Orange !) à propos du symbolisme de la *Domus Aurea*, question déjà bien étudiée par G. Ch. Picard, mais M. Cizek a le mérite de mettre en lumière — sinon de résoudre, ce qui serait présomptueux — tous les problèmes que pose cette société nouvelle voulue par Néron et fondée non plus sur les notions de *pietas* et de *fides*, mais sur celles d'*agôn* et de *luxus*.

A travers l'étude minutieuse de la cour et des « micro-unités sociales » qui gravitent autour d'elle (ch. V), l'auteur montre bien comment Néron, s'appuyant en particulier sur le corps structuré des *Augustiani*, a mis en œuvre la réforme axiologique (terme cher à M. Cizek) caractéristique du néronisme. Le lecteur non averti aura quelque peine à cheminer dans cette galerie de portraits, parmi lesquels se détachent de belles figures d'affranchis et d'aventuriers comme Pallas et Tigellin, et, plus encore, à démêler les distinctions — à notre sens parfois bien ténues — entre les cercles ou groupes de pression proches du pouvoir, où naîtront réticences, attitudes réprobatrices et conspirations. L'échec de ces dernières (tout particulièrement celle de Pison) vient sans doute de leur caractère limité. Le chapitre VI (La politique intérieure et la société romaine) insiste justement sur la popularité de Néron auprès des basses couches de la société, sur la prospérité économique relative, sur les progrès de la romanisation, malgré les rébellions de Bretagne et de Judée. Il est impossible de savoir dans quelle mesure les accusations portées contre l'empereur à propos de l'incendie de 64 ont trouvé un large écho dans la population, et la reconstruction de la ville selon de nouvelles lois d'urbanisme fut bien accueillie.

Le chapitre VII, consacré à la politique extérieure, met l'accent sur les aspects au total positifs de l'expansionnisme limité de Néron : le grand moment fut, bien sûr, la visite de Tiridate à Rome et l'accord sur l'Arménie, mais M. Cizek insiste fort justement sur l'activité militaire sur le Danube et dans le bassin de la mer Noire, avec par exemple, les succès remportés en Mésie par Plautius Silvanus Aelianus, ainsi que sur les expéditions lointaines à la recherche de l'ambre baltique, en Éthiopie et vers les Portes Caspiennes (étude récemment reprise par J. Kolendo).

Les pages consacrées à la religion et à la vie culturelle (ch. VIII) insistent sur l'ambiguïté d'une époque où foisonnent les cultes orientaux susceptibles de séduire les foules par leur promesse d'un salut personnel ; l'empereur lui-même, contempteur de la religion, mais esprit très superstitieux, favorise la plupart des croyances nouvelles, à l'exception du christianisme, dont les adeptes, sans doute plus nombreux qu'on ne croit, furent accusés — à tort, il faut l'admettre avec l'auteur — d'avoir mis le feu à

Rome. La vie culturelle fort riche se caractérise surtout, tant dans la littérature que dans l'art plastique, par un style nouveau, où triomphent densité, concision, asymétrie, goût du contraste. Nous persistons à penser, avec G.-Ch. Picard, que Néron lui-même est resté attaché à un « romantisme » esthétique. Il était d'ailleurs impossible à l'auteur d'entrer dans le détail des controverses stylistiques de l'époque, sur lesquelles P. Grimal a récemment jeté de nouveaux aperçus.

E. Cizek tente enfin (ch. IX) d'éclaircir les raisons de la chute de Néron, à bien des égards mal expliquée. Les excès du pouvoir tyrannique, les tendances orientalisantes du prince, l'aggravation de la situation économique des provinces sont autant de facteurs qui ont détaché de Néron nombre de ses sujets. Mais nous restons, ici encore, sensible aux arguments de G.-Ch. Picard, pour qui l' « intoxication », œuvre des cercles proches de l'empereur, et tout spécialement de Nymphidius Sabinus, a joué un grand rôle pour grossir l'importance des menaces et affoler un homme influençable jusqu'à le pousser au suicide.

En conclusion (ch. X), M. Cizek fait brièvement le point sur ce règne, avec une objectivité louable : cet ouvrage n'est certes pas dicté par le goût du scandale, trop souvent lié au nom de Néron ; il n'a pas davantage pour but de « réhabiliter » le prince. Avec la scrupuleuse honnêteté de l'historien, l'auteur aborde les nombreux problèmes posés par ce règne, toujours énigmatique à plus d'un titre : ce livre est sans doute la meilleure introduction possible à l'étude d'une époque passionnante et complexe au point d'avoir suscité la création d'une société internationale de spécialistes, société dont M. Cizek est d'ailleurs l'un des fondateurs.

J.-M. CROISILLE.

Jerzy KOLENDO, *A la recherche de l'ambre baltique ; l'expédition d'un chevalier romain sous Néron*, (*Studia Antiqua*) : Wydawnictwa Uniwersytetu Warszaw Skiego, 1981, 115 pages.

Cet ouvrage est un commentaire exhaustif de la phrase de Pline l'Ancien, *N. H.*, XXXVII, 45, qu'E. de Saint-Denis, dans la collection des Belles Lettres, traduit ainsi :

Quelque 600 milles séparent Carnuntum en Pannonie du rivage de Germanie, d'ou l'on importe le succin ; cela n'est bien connu que depuis peu, et encore est vivant le chevalier romain qui fut envoyé pour s'en procurer par Iulianus, entrepreneur des jeux de gladiateurs donnés par l'empereur Néron. Il parcourut les places de commerce et les côtes, et il en rapporta une telle quantité de succin que les filets protecteurs qui écartaient les bêtes féroces du podium étaient fixés par des cabochons de succin et que les armes, les civières et tout l'appareil employé en un seul jour (car il changeait chaque jour au cours des cérémonies) étaient incrustés de succin.

Jerzy Kolendo établit d'abord que le *Iulianus* dont parle Pline était le *Claudius Iulianus, praefectus classis Misenensis*, qu'évoque Tacite en *Hist.*, III, 57, 2, nommé ensuite par Néron *procurator ludi gladiatorii* et que l'*eques R(omanus)* auquel Iulianus avait confié la mission de rapporter

l'ambre n'était pas un commerçant mais un fonctionnaire d'État. Puis il précise l'itinéraire de l'expédition, menée à bien grâce à l'aide des Quades et détermine avec minutie les emplacements des *commercia et litora* visités par le chevalier romain. De là, l'auteur étend son propos aux diverses filières du commerce de l'ambre (que les Romains, contrairement à l'assertion de Pline, pratiquaient dès le VI^e^ siècle) et en particulier à celles des *Aestii*, avant de montrer l'importance de l'expédition ordonnée par *Iulianus* : elle permettait à Néron de détourner l'attention que le peuple aurait pu porter aux difficultés du moment par le succès éclatant d'une mission « au bout du monde », aux Romains de mieux connaître l'Europe Centrale et d'intensifier les contacts commerciaux entre l'Empire et le *Barbaricum*.

L'ensemble relève d'une analyse très documentée (une abondante bibliographie fait appel tant aux publications des pays de l'Est qu'à celles des pays occidentaux ; les cartes reproduites à la fin du volume se révèlent fort utiles) et fort scrupuleuse ; trop, peut-être : si l'étude de la description que Tacite donne des *Aestii* permet de mieux voir la manière dont l'historien a composé la *Germanie*, était-il vraiment nécessaire de consacrer le chapitre III à l'intérêt que Néron prenait aux jeux, le chapitre IV aux expéditions dans le Caucase et aux sources du Nil? Que cette critique ne fasse pas oublier l'essentiel : on appréciera la prudence et le sérieux de ce travail.

P. Volpilhac.

J.-P. Martin, *Prouidentia deorum, Recherches sur certains aspects religieux du pouvoir impérial romain*, (coll. de l'École française de Rome) : Rome, 1982, 1 vol., 501 pages.

En recherchant les modalités de la présence de *Prouidentia* dans l'idéologie de l'empire entre le règne d'Auguste et celui de Sévère Alexandre, J.-P. Martin révèle les arcanes les plus profonds du pouvoir impérial. La démarche historique, strictement chronologique, est précédée d'une étude de la πρόνοια, dans la pensée grecque (p. 7-30), et d'une analyse de la notion de *prouidentia* dans l'œuvre de Cicéron (p. 31-61). On s'apercevra finalement que les empereurs ont exploité tour à tour ou simultanément tel ou tel aspect qui était déjà défini par Cicéron. Cette continuité assure au livre de J.-P. Martin une cohérence interne qui corrige ce que la présentation chronologique peut avoir parfois de monotone. Après avoir défini clairement le mot et ses multiples facettes, l'auteur analyse l'importance de la notion dans l'idéologie de chaque règne, en s'appuyant sur les témoignages littéraires, au demeurant assez discrets sur le sujet, et sur les témoignages épigraphiques et surtout numismatiques qui sont précisément datés. Les résultats sont souvent surprenants : pourquoi Auguste, qu'on dit souvent avoir reproduit le *princeps* cicéronien, a-t-il négligé la *prouidentia*? Pourquoi Tibère l'a-t-il mise au premier plan de la thématique impériale? Et pourquoi Domitien en use-t-il si peu après Vespasien et Titus qui l'avaient tant sollicitée...? Chaque fois des analyses pénétrantes apportent des réponses précises et convaincantes qui éclairent d'un jour nouveau, ou plus lumineux, la fonc-

tion impériale. La plus importante, car elle fonde la suite de l'histoire, tourne autour du rôle de Tibère. J.-P. Martin prouve, d'une façon qui semble inattaquable, que son initiative est liée à l'échec du complot de Séjan qu'il a déjoué grâce à sa *prouidentia* personnelle, sauvant ainsi son pouvoir et sa dynastie. Il insiste aussi sur le rôle de l'astrologie dans la promotion de *prouidentia* : le prince sait l'avenir et le réalise. Les grands thèmes sont en place dont J.-P. Martin suit alors les vicissitudes. La *prouidentia* est liée à des complots, à la continuité dynastique (adoptions ou choix héréditaires), au charisme d'un prince, d'une famille. En cours de route la notion reçoit des apports philosophiques (assez médiocres, semble-t-il, dans le domaine politique avec Sénèque et Philon d'Alexandrie, plus considérables au IIe siècle) et religieux (influences orientales) et s'amplifie. Une analyse fort intéressante précise une politique menée par Claude et qui manqua son but qui était de lier la *prouidentia*, par l'intermédiaire religieux des Jeux Séculaires et par le mythe du phénix, à la *renouatio temporum*. L'idée était prématurée ; elle fit rire, mais elle réapparaît, et victorieusement cette fois, avec Hadrien. Clairement rattachée aux dieux, la *prouidentia* devient dès lors inséparable de l'éternité de Rome. Cet élargissement, qui n'implique l'abandon d'aucune des valeurs anciennes (légitimité du pouvoir, succession...), assure à la notion de *prouidentia* une présence continue au-dessus de toutes les activités impériales (y compris celle du ravitaillement ou les activités militaires).

La difficulté du sujet et la minutie que demandent des analyses aussi délicates justifient la démarche de J.-P. Martin, son style, clair et sans ornements, et la présence à la fin du volume de tableaux présentant dans leur ordre chronologique les différents types monétaires consacrés à la *prouidentia*, ainsi que deux planches qui en présentent quelques modèles.

J.-P. NÉRAUDAU.

Peter BROWN, Lellia CRACCO RUGGINI, Mario MAZZA, *Governanti e intellettuali, popolo di Roma e popolo di Dio (I-VI secolo)*, Torino, Giappichelli (coll. « Passatopresente », 2, dir. da G. Cracco), s. d. (1982), 145 pages.

Le double titre peu clair de cet ensemble de trois contributions reflète la dispersion de fait de leurs sujets ; il ne répond bien, en fait, qu'aux deux derniers. Ce sont trois essais particuliers, mais fortement pensés, sur l'évolution de l'idéologie politique impériale, du Haut au Bas-Empire.

L. Cracco Ruggini esquisse, avec une richesse un peu tumultueuse (sous le signe de saint Jérôme?) la concurrence religieuse entre empereurs romains et « hommes divins » qui avait fait l'objet de son rapport au congrès de la C. I. D. H. E. C. à Varsovie en 1978. Elle montre comment, à son avis, les empereurs échouent dans leur tentative ancienne d'asseoir leur pouvoir sur un vrai « charisme » du pouvoir : ce sont, pour elle, des « hommes divins manqués ». Elle regarde sous cet éclairage la « compétition pour le monopole du pouvoir » entre un clergé déjà « inspiré » comme celui de Séra-

pis, des « hommes saints » comme Apollonius de Tyane, des empereurs qui, comme déjà Vespasien — pour ne rien dire du premier porteur du titre d'*Auguste* — tentent de capter divers courants religieux pour mieux affermir leur pouvoir politique devant l'opinion publique (on pourrait parler d'une sorte de « complexe d'Alexandre », tel que Cicéron l'avait déjà lu dans le destin de Pompée au temps du *Pro lege Manilia*...). La filière est suivie, par une gageure comme les aime l'auteur, de Simon le Mage à Justinien. Beaucoup d'idées, mais à décanter, à l'intérieur d'une fourchette chronologique un peu vertigineuse. Mais quelle richesse écrasante, dans les 56 pages de notes en tout petit corps !

L'étude de Mario Mazza est plus modeste et plus précise. A travers l'œuvre de Philostrate, il soupèse en quelque sorte les rapports d'un intellectuel avec le pouvoir politique, et la portée exacte du « miroir des princes » avant la lettre qu'on a cru trouver dans son œuvre, particulièrement à travers les conseils d'Apollonius à l'empereur Vespasien. Les relations étroites de Philostrate avec la cour des Sévères ne sont pas niables. Mais il ne faut pas surestimer en lui « l'intellectuel comme idéologue » Car il ne conteste ni ne prétend réformer le pouvoir qu'il fréquente. A les regarder de près, les fameux conseils d'Apollonios se révèlent bien timides dans leur contenu moralisant. Conformiste et conservateur, Philostrate donne un bon exemple de ce qui se passe « quand l'intellectuel se met à faire la mouche du coche du pouvoir ». Plus d'un lecteur de 1983 trouvera humoristique cette étude judicieusement placée au centre d'un numéro de la collection *Passatopresente*. Surtout si l'on sait qu'elle est écrite par un historien minutieux et souriant, qui ne fait pas mystère de ses attaches politiques précises. Ceci dit, l'étude est fine et convaincante : c'est une bonne évaluation de Philostrate, de sa pensée et son rôle politique.

On saute à l'Empire chrétien, avec la conférence de Peter Brown, « *De la plebs Romana* à la *plebs Dei* ». *Aspects de la christianisation de Rome* (aux IV^e^ et V^e^ siècles). Dans le sillage de ses propres travaux, mais aussi du livre récent de S. Mac Cormack (recension ici p. 530 sq.), P. Brown insiste à juste titre sur l'importance démesurée des spectacles publics dans une Rome qui compte 175 jours de jeux et spectacles par an. C'est qu'ils sont devenus l'instrument de régulation des rapports entre une minorité sénatoriale encore richissime, et une plèbe nourrie de l' « annone civique » et des jeux. Car Rome alors, « c'étaient ses jeux » ; formulation provocante d'une intuition juste : *a Brownian sentence*. L'analyse devient plus téméraire lorsqu'il est affirmé que la christianisation de cette société et de son système « ludique » ne se serait opérée que très tard.

Peut-on inférer du *Calendrier de 354* qu'une coexistence entre un christianisme privé et un paganisme public aurait subsisté bien avant le V^e^ siècle? Cette hyperbole invite sainement à ne pas s'imaginer que la conversion des individus s'est accompagnée très rapidement de celle des rites sociaux, en particulier dans le domaine des jeux et spectacles. Il suffit de lire bien des sermons du temps d'Augustin pour s'en convaincre : le cirque et l'amphithéâtre faisaient aux basiliques une concurrence qui ne ravissait pas les pasteurs chrétiens. Mais il ne faut pas non plus retarder par trop la chris-

tianisation de la société, même à Rome. Le déplacement des centres religieux de la Ville vers les basiliques martyriales périphériques a commencé de s'effectuer, dans la seconde moitié du IVe siècle, à travers ce que Ch. Pietri a appelé « la conquête du temps et de l'espace » par la mission chrétienne à Rome. Sur le point qui nous occupe, le pontificat de Damase marque un tournant décisif, dans une Ville où les empereurs viennent si peu, et si peu longtemps. Il y a là plus que la seule « convergence » (concédée par l'auteur) entre « munificence traditionnelle et aumône chrétienne ». Mieux vaudrait dire que l'évergétisme traditionnel s'est progressivement christianisé et privatisé — sans que ses destinataires changent beaucoup, dans une plèbe appauvrie dont la caricature n'est peut-être pas si déformante qu'on pourrait le penser à relire les « digressions romaines » d'Ammien. Mutation grave, certes ; mais le passage de la *plebs Romana* à la *plebs Dei* est une formule tranchante qui risque de masquer la réalité complexe d'une évolution qui commence à se précipiter dès le dernier quart du IVe siècle : les édits contre le paganisme public et privé sont là pour nous en donner la mesure objective.

Jacques FONTAINE.

Manfred CLAUSS, *Der* Magister officiorum *in der Spätantike (4.-6. Jahrhundert). Das Amt und sein Einfluss auf die kaiserliche Politik* (« Vestigia », 32) : Munich, C. F. Beck, 1980, VII-252 pages, 88 DM.

L'ouvrage d'A. E. R. Boak sur le *magister officiorum*, paru en 1924, demeure fondamental. M. Clauss a entrepris de le rajeunir et le mettre à jour en tenant compte des recherches et travaux menés à bien depuis ce temps ; auteur d'une étude remarquée sur les soldats de première classe de l'armée, les *principales*, il s'attache donc maintenant à cette fonction originale de la Cour dont les attributions étaient mi-civiles, mi-militaires. Qui exerçait ces compétences avant la création du maître des offices par Constantin et Licinius? Pour une bonne part, les préfets du prétoire assurément, mais aussi quelques autres fonctionnaires ; la création, puis les premiers développements de la nouvelle charge sont donc liés aux transformations profondes qu'a connues la préfecture du prétoire sous Constantin, puis sous ses fils. De là l'étude est poursuivie jusqu'au règne de Justinien. La partie principale est constituée par l'examen des attributions si variées du fonctionnaire, pouvoirs qui en font un des instruments essentiels de l'empereur dans le régime politique qu'a fondé Constantin, et c'est là surtout que M. Clauss utilise les travaux récents. L'ouvrage s'achève, comme il est normal, sur une prosopographie des *magistri officiorum* et sur une autre, des *agentes in rebus*, visant à mettre à jour celles qu'ont fournies A. H. M. Jones et J. Martindale dans la *P. L. R. E.* pour les premiers, A. Giardina (*Aspetti della burocrazia del Basso Impero*, Rome, 1977) pour les seconds. Au total, on a là une bonne mise au point, bien informée et réalisée, mais qui n'apporte pas beaucoup de nouveau par elle-même.

L'importance du règne de Constance II dans l'évolution est correctement soulignée, et, à cet égard, on comparera le livre à celui de Chantal

Vogler, *Constance II et l'administration impériale*, Strasbourg, 1979, qui va tout à fait dans le même sens. Je voudrais faire quelques observations sur cette époque.

D'abord, il me paraît plus que probable (ce que ne dit pas M. Clauss) que, dans un premier temps — sans doute jusque vers 340-345 — le *magister officiorum* a détenu seulement le rang de *uir perfectissimus*, comme le questeur du palais ou le comte des largesses sacrées ; un peu avant 350, il est devenu *clarissimus*. A t-il déjà porté le titre de *comes* alors qu'il n'était que perfectissime? On ne saurait le dire avec certitude, et je note à ce propos que M. Clauss, comme Ch. Vogler, est un peu trop pressé de suivre A. F. Norman en conservant pour *C. Theod.*, XII, 1, 38, la date de 346, contre Seeck, Jones et la *P. L. R. E.* qui optent décidément pour 357. L'hésitation est certes permise sur certains points, mais, à tout prendre, la fin du règne de Constance II me paraît plus vraisemblable ; l'argumentation de A. F. Norman n'emporte nullement la conviction de A à Z.

M. Clauss, d'autre part, fait allusion à l'erreur de Jean Lydus, qui a attribué au préfet du prétoire de 395 Flavius Rufinus des réformes importantes concernant le *princeps officii* de la préfecture du prétoire, réformes qui — au moins pour certaines d'entre-elles — sont bien antérieures et remontent visiblement à l'époque de Constantin ou de ses fils, en tout cas avant 355. Il suit ici sans la discuter l'opinion de Ernst Stein, qui suggérait de placer ces mesures en une année où les noms des consuls auraient pu être pris pour ceux des éponymes de 395 ou 396, soit selon lui en 341 ou 346. Il est très préférable de considérer que Lydus a simplement confondu le Rufinus préfet de 392-395 avec Vulcacius Rufinus, préfet de 346 à 352, et de situer les réformes en question à l'intérieur de cette fourchette chronologique. En particulier, un *agens in rebus* a été placé à la tête du bureau des plus hauts fonctionnaires (préfets du prétoire et de la Ville) avec le titre de *princeps agens in rebus* ou — ce qui revient au même, comme l'a bien montré A. Giardina — de *princeps ex agente in rebus*.

Deux appendices terminent l'ouvrage. L'un cherche à démontrer que, dans le *Récit égyptien*, roman à clés de Synésius de Cyrène, si Osiris est bien Aurélianus, préfet du prétoire d'Orient en 399 et consul en 400, Typhon est Caesarius, préfet du prétoire en 400, qui serait ainsi son frère : il reprend la thèse de Seeck, alors que Jones voit plutôt en Typhon, frère d'Osiris, le préfet de 399-400 Eutychianus (qui s'intercale entre les deux autres). Je remarque que la *P. L. R. E.* et le dernier commentateur de Synésius, Denis Roques (dans sa thèse encore inédite), sont plutôt favorables à la position de Jones. La controverse, du reste, est de portée restreinte. L'autre excursus insiste à bon droit sur la distinction qu'il faut faire entre les *barbaricarii*, corporation des orfèvres d'État contrôlée par le *comes sacrarum largitionum*, et le *scrinium barbarorum*, que la *Notitia Dignitatum* place, en Orient, sous la coupe du *magister officiorum* : ce service devait être spécialement chargé, au v^e^ siècle, des relations et de l'espionnage avec les Etats et souverains barbares.

Comme on sait, les pouvoirs du maître des offices englobaient la direction de la chancellerie impériale centrale, le commandement des troupes

de la garde, la gestion des fabriques d'armes, le contrôle des *agentes in rebus* et du service de la poste, un droit de regard sur l'ensemble de la bureaucratie régionale et provinciale. Attributions qui faisaient de lui un rouage essentiel dans le régime politique du Bas-Empire.

André CHASTAGNOL.

Thomas S. BURNS, *The Ostrogoths, Kingship and Society* (Historia, Einzelschriften, Heft 36) : Wiesbaden, 1980, 144 pages.

Parmi les peuples barbares, les Ostrogots ont connu une destinée exceptionnelle, puisque c'est à eux qu'il revint d'occuper l'Italie, et à l'un des leurs de s'asseoir sur le trône des empereurs d'Occident à Ravenne. C'est cette longue histoire que retrace M. Burns depuis le IIIe siècle jusqu'au milieu du VIe, en insistant sur l'évolution sociale qui a conduit ce peuple d'une confédération de tribus à l'unité sous un fort pouvoir monarchique. Menée avec souplesse et intelligence, l'enquête se lit avec plaisir et intérêt. Cependant on pourrait se demander si l'histoire ostrogotique forme un déroulement continu et si l'auteur n'a pas un peu méconnu la rupture que constitue l'installation en Italie. Celle-ci résulte en effet d'un contrat personnel entre Zénon et Théodoric, et de ce contrat le livre ne parle guère. Par la même occasion, il me semble que M. Burns, trop uniquement préoccupé des Ostrogots, néglige la nature dualiste du royaume d'Italie et l'inflexion résolument romaine et impériale que Théodoric donna à son pouvoir. Cela dit, il y a dans ce livre de fort bonnes choses. L'auteur fait appel à toutes les sources : littéraires, archéologiques et linguistiques (cf. p. 24 sq. et 50 sur la langue gotique). Il s'attache longuement à préciser la signification du terme de *iudex* appliqué aux chefs gots (p. 37 sq). Toute l'analyse de la répartition des terres en Italie est aussi fort bien venue. Dans le détail, certains points seraient à préciser : p. 64, la thèse de l'*Anonyme de Valois* sur l'inculture de Théodoric est acceptée un peu rapidement ; au même endroit, M. Burns se méprend sur l'interprétation d'Ennode : la tyrannie qui heurte Théodoric est l'usurpation (sens technique de *tyrannus*) de Basiliscus, l'Ostrogot se comporte ici en loyal sujet de l'empereur légitime et non en Germain soucieux de *libertas* ; la note 39 de la page 65 passe bien vite sur le problème de la seconde désignation de Théodoric comme roi après l'élimination d'Odoacre. Enfin la bibliographie présente certaines lacunes : le livre classique de L. Schmidt sur les Ostrogots, les travaux d'E. Demougeot sur les invasions.

Marc REYDELLET.

Jacques ANDRÉ, *L'alimentation et la cuisine à Rome* : Paris, Les Belles Lettres, 1981, 252 pages (1re édition, Paris, Klincksieck, 1961).

On se réjouit que les Belles Lettres rééditent l'ouvrage de M. J. André sur *L'Alimentation et la cuisine à Rome* vingt ans après sa parution. En réalité, comme le souligne l'auteur dans son Introduction (p. 11), il ne s'agit pas d'une simple réédition, mais bien d'une mise à jour, où les nouveautés (archéologiques, bibliographiques, etc...), parues et dépistées entre-temps, sont soigneusement répertoriées.

Aux documents figurés provenant de la peinture, de la mosaïque, de la céramique (utilisés avec les réserves d'usage vis-à-vis de thèmes traités souvent de façon conventionnelle) viennent s'ajouter, dans la seconde édition, d'autres témoignages archéologiques récents (avec l'analyse des pollens et des résidus de plantes, l'étude des restes de nourriture des tombes, des ossements d'animaux, des épaves de navires et des amphores découvertes en Méditerranée, etc...).

Par ailleurs, les ouvrages parus durant ces vingt dernières années offrent aussi la possibilité de nouvelles précisions et rectifications, en ornithologie par exemple avec les livres importants de M. J. André lui-même sur *Les Noms d'oiseaux en latin* (Klincksieck, 1967) et de F. Capponi, *Ornithologia latina* (Genova, 1979).

La conclusion s'enrichit de points de vue nouveaux sur le favisme et le saturnisme par exemple, avec une mise à jour bibliographique détaillée. Ainsi les travaux de M. Détienne et surtout de M. Grmek sur le problème de la consommation des fèves et l'interdit pythagoricien, y sont mentionnés et analysés (p. 228, n. 2). Le bien fondé de l'ancien tabou se trouve partiellement réhabilité grâce aux découvertes des Modernes sur la nocivité des fèves qui, abusivement consommées, sont reconnues responsables d'une anémie hémolytique grave, le favisme. Le passage sur le saturnisme se voit également enrichi d'une notice substantielle (p. 228, n. 3). Les latinistes mais aussi les toxicologues continuent en effet à s'intéresser à cette maladie grave due surtout à l'absorption chronique de sels de plomb et qui sévissait essentiellement dans l'aristocratie où le plomb servait comme revêtement de récipients culinaires, entrait dans la composition des peintures dont s'ornaient les demeures patriciennes, etc... D'ailleurs les progrès de la science et de la diététique nous donneront sans doute encore la cause d'autres maladies, l'explication d'autres pratiques. C'est pourquoi lorsque M. J. André écrit en parlant du pain blanc nouvellement introduit à Rome : « ... les habitudes et les goûts des Romains leur font négliger cette nouveauté qui est un véritable progrès : ils préfèrent leur pain compact » (p. 226), on peut se demander si nos vieux Romains, dans leur sagesse rustique, n'avaient pas raison sur le plan pratique. Les diététiciens actuels démontrent en effet que le pain blanc, privé en partie des sels minéraux et des vitamines contenues dans le blé, n'est pas un aliment aussi équilibré que le pain complet

En tout cas, ce livre est un « paysage choisi » qui ressuscite sous nos yeux un aspect vital de la vie quotidienne en Italie, des festins d'Elagabal au régime frugal de Sénèque, se contentant en voyage de figues et de pain (p. 224). Remis à jour, cet ouvrage de M. J. André se souligne par la solidité de sa documentation, sa richesse et sa précision.

Noëlle Barbe-Banvard.

R. Duncan-Jones, *The Economy of the Roman Empire, Quantitative Studies*, 2e éd. : Cambridge University Press, 1982, xviii + 414 pages.

Sauf quelques ajouts au début et à la fin du volume, cette seconde édition est la reproduction exacte de la première, qui date de 1974 (voir

le compte rendu qu'en avait fait J.-Cl. Richard dans *R. É. L.*, LIII, 1975, p. 524-525). Comme la première, elle comprend donc sept chapitres (suivis d'un certain nombre d'appendices) : les finances d'un sénateur (chapitre consacré au patrimoine de Pline le Jeune) ; l'investissement et les profits agricoles (tels que les évoque par exemple Columelle) ; les prix dans les provinces africaines ; les prix en Italie ; les prix dans les romans latins ; la taille des villes à l'époque romaine ; enfin, un chapitre relatif aux *alimenta*. L'unité du livre réside dans l'intérêt que R. Duncan-Jones porte aux données chiffrées, dans sa volonté de réunir toutes celles dont nous disposons et de raisonner sur leur valeur. Les deux longs chapitres où sont rassemblés tous les prix africains et italiens connus restent de loin les plus utiles du livre.

A la première édition, R. Duncan-Jones a ajouté quelques lignes de préface, un nouvel appendice de quatre pages sur les poids et mesures romains, et une quinzaine de pages de notes, qui tiennent compte des recherches les plus récentes ; la bibliographie est mise à jour.

On ne peut que se réjouir de la réédition de ce très intéressant ouvrage, dont l'auteur sait allier à la minutie la plus austère l'exercice d'une fort stimulante intelligence.

Jean ANDREAU.

Producción y Comercio del Aceite en la Antigüedad, Primer Congreso Internacional : Madrid, 1980, Editorial de la Universidad Complutense, 17 × 24, 319 pages et nombreuses illustrations.

Malgré son titre, cet ouvrage étudie surtout l'huile d'Espagne à l'époque romaine. En effet, sur les seize communications, deux seulement se rapportent au monde hellénique : celles de J. L. Melena (*El aceite en la civilización micénica*, p. 255-282) et de A. Levi (*Commercio oleario e moneta nell'Atene dei secoli VI e V*, p. 225-232). Trois autres articles ont une portée générale : *El olivo y el aceite en las literaturas clásicas* (p. 243-254) par S. Mariner, *La rentibilidad del olivo en el mundo romano* (p. 283-300) par J. L. Ramirez Sadaba, et la biographie de *Heinrich Dressel* par M. Blech (p. 13-18).

Les deux tiers du volume sont consacrés à la Péninsule Ibérique. Tout d'abord, M. Beltran Lloris (*El comercio del aceite en el valle del Ebro a finales de la República y comienzos del Imperio romano*, p. 187-224) montre que l'huile apulienne était importée dans cette région au IIe siècle avant J.-C., mais qu'elle fut ensuite remplacée par une production locale : en témoigne l'absence d'amphores Dr. 20, originaires de Bétique et si répandues dans le monde romain.

L'huile de Bétique précisément fait l'objet des dix autres articles. M. Ponsich, dans ses *Nouvelles perspectives sur l'olivier du Bas-Guadalquivir dans l'Antiquité* (p. 47-56), étudie la place de cette oléiculture dans le paysage rural de la vallée ; J. Remesal Rodriguez (*Reflejos económicos y sociales en la producción de ánforas olearias béticas*, p. 131-154) présente plusieurs exemples de *figlinae*, dont il précise le fonctionnement et la durée d'activité. Cette question des rapports entre propriétaires, producteurs d'amphores et né-

gociants est également abordée par J. M. Blázquez (*La exportacion del aceite hispano en el Imperio romano, estado de la cuestión*, p. 19-46).

Le dépôt d'amphores du Testaccio est étudié par E. Rodriguez Almeida dans deux articles : *El Monte Testaccio hoy, nuevos testimonios epigráficos* (p. 57-102) et *Alcuni aspetti della topografia e dell'archeologia attorno al monte Testaccio* (p. 103-130), auxquels il faut ajouter une note prosopographique d'A. Tchernia sur deux négociants de Bétique : *D. Caecilivs Hospitalis et M. Ivlivs Hermesianvs, C. I. L. VI* 1625*b et* 20742 (p. 155-160). Figurent également deux études sur les amphores retrouvées dans des épaves de Narbonnaise : celle de B. Liou (*Les amphores à huile de l'épave Saint-Gervais 3 à Fos-sur-Mer, premières observations sur les inscriptions peintes*, p. 161-176) ; celle de D. Colls et R. Léquement (*L'épave Port-Vendres 2, nouveaux documents épigraphiques*, p. 177-186).

Toutes ces recherches confirment la très grande diffusion de l'huile de Bétique dans le monde romain. M. Pascual Guasch tente de préciser la part respective de l'huile, des salaisons et des métaux dans le commerce de Bétique, par une étude statistique des naufrages recensés (*La evolución de las exportaciones béticas durante el Imperio romano*, p. 233-242). Enfin, L. A. Garcia Moreno conclut à une extension généralisée de l'oléiculture espagnole à l'époque wisigothique : *Continuidad o discontinuidad de la producción oleícola hispana durante la Antigüedad Tardia ss. V-VII?* (p. 301-310).

Tenue à Madrid en décembre 1978, cette première réunion a permis de faire le point sur l'huile de Bétique et de réunir des études souvent dispersées dans de nombreuses revues. Ce volume est donc surtout utile pour les spécialistes de la Péninsule Ibérique, mais une telle réserve ne devrait pas s'appliquer au Second Congrès, celui de Séville (février 1982) qui aura une portée plus générale.

Nicole Dupré.

Historia de España, fundada por Ramon Menéndez Pidal, t. II, *España romana* : vol. 1, *La conquista y la explotación económica*, por A. Montenegro Duque y J. M. Blázquez Martínez, introducción de la primera edición por R. Menéndez Pidal, prólogo de J. M. Blázquez Martínez : Madrid, Espasa Calpe, 1982, cxvi-646 pages. Vol. 2, *La sociedad, el derecho, la cultura* (par 10 auteurs espagnols) : Madrid, Espasa Calpe, 1982, 764 pages.

L'histoire de l'Espagne romaine a fait peau neuve : d'abord sous l'élégante jaquette de cette « édition entièrement refondue », où le lecteur est engagé par deux photos du pont d'Alcantara et du théâtre de Mérida. Mais surtout par un contenu à la fois amplifié (la première édition avait 800 pages en un volume) et métamorphosé. Le demi-siècle écoulé (les sanglants événements des années 30 avaient isolé la science espagnole très tôt) n'a pas seulement entraîné, par l'implacable logique du temps, un complet renouvellement de l'équipe de rédaction. Le maître d'œuvre a raison de déclarer avec une simple fierté que cette nouvelle édition est rédigée par d'authentiques historiens espagnols de l'Espagne romaine, qualifiés comme tels par

de nombreuses publications en des spécialités diverses de l'histoire ancienne. Il souligne aussi l'apport, au progrès de cette histoire hispanique, de nombreux savants étrangers, en tête desquels il cite plusieurs noms français et allemands.

Une très abondante illustration en couleurs a fait une place royale à la cartographie de tous les faits étudiés : l'épigraphie, la numismatique, l'archéologie du dernier demi-siècle, renouvellent de l'intérieur une documentation enrichie considérablement, même si elle est encore loin d'être interprétée à fond. C'est ainsi que s'hispanise véritablement, dans le projet de l'ouvrage, ce qui a toujours risqué de n'être que l'histoire de Rome et de sa civilisation, superficiellement illustrée par quelques exemples de documents hispaniques. Les nouvelles orientations de l'histoire de l'Antiquité et de l'histoire tout court commencent ici de s'appliquer à cette phase capitale de l'histoire hispanique : l'histoire économique et sociale avec un certain éclat, l'histoire des mentalités bien plus discrètement ; l'histoire des formes plastiques avec brio, l'histoire des religions de manière neuve, celle des formes littéraires et linguistiques de cette culture hispano-romaine beaucoup plus timidement. Le prologue expose comme une maquette utile de l'ouvrage ; on y aurait préféré une réflexion plus méthodologique sur l'ensemble de la documentation et les grandes lignes de son évolution au cours du dernier demi-siècle ; sur les fins et les moyens de cette *España romana*, telle qu'elle se trouve ici conçue et présentée ; sur le panorama des acquis essentiels et des secteurs encore délaissés, ou récemment révélés par les trouvailles.

Dans la mesure où l'histoire événementielle s'appuie essentiellement sur les textes historiographiques et géographiques grecs et latins, la refonte de la première partie ne pouvait surtout progresser que par l'assimilation des acquis de détail obtenus par les auteurs modernes, espagnols ou non, par la cartographie des campagnes militaires, de la mise en place d'une organisation politique et administrative, ou par les plans des batailles, les cartes et les paysages des théâtres d'opérations. Si certaines photos aériennes sont parlantes, un certain nombre de paysages anecdotiques le sont moins, surtout étant donné l'indigence générale des légendes, que n'accompagne presque jamais un commentaire historique propre à faire parler l'image. Erreurs et méfaits romains d'une conquête interminable et souvent cruelle ont été mis en valeur avec une encre souvent sallustéenne. Il est dommage de présenter une pièce récente et importante comme le bronze de Botorrita (fig. 75) sans en donner traduction ni commentaire (au moins en note). Que nous importe, en revanche, le plan de la bataille de Pharsale (fig. 96)? Les monnaies auraient dû être figurées en agrandissements plus lisibles, et commentés. Inscrite dans le titre du volume, la continuité entre la conquête romaine et l'exploitation économique en est une idée directrice. Cette vision réaliste des rapports fondamentaux entre Rome et la péninsule vaut évidemment surtout pour les siècles les plus anciens ; et il faudrait la compléter en marquant mieux que l'économique n'est pas tout, ou, d'abord, que cette « exploitation » doit être entendue aussi (pour prendre un terme moderne) comme

la chance d'un « développement » dont une Espagne atomisée en tribus instables, en guerre endémique, eût été bien incapable. Idée à compléter par la naissance d'une conscience vraiment hispano-romaine, justement consécutive à une renaissance des structures sociales et religieuses indigènes confortées par un accès (latin) à l'écrit (voir la thèse d'A. Tranoy sur *La Galice romaine* : comptes rendus dans *R. É. Aug.*, 27, 1981 p. 435 sq.).

Iconographie et cartes portent un témoignage évident de la profondeur — et des bienfaits — de cette romanisation. Dans ces figures, des nouveautés de ces dernières décennies : les *Prata* légionnaires du Sud de la province de Santander et une de leurs bornes retrouvées (on aurait pu transcrire, traduire et commenter le texte) ; ou les cartes des honneurs rendus à Claude en Espagne, ou de la production et de l'exportation des potiers de la Rioja (enfin, à cette fig. 125, un petit commentaire bienvenu). Un chapitre neuf — à l'illustration disparate — sur la crise du IIIe siècle et l'Espagne du Bas-Empire (dont la première édition traitait vraiment à la sauvette) : le regain universel d'intérêt pour l'Antiquité tardive porte ici ses fruits. On aurait aimé un ordre plus clair dans les listes bibliographiques de certaines notes — et un minimum d'analyse critique des apports de ces divers « titres ».

L'économie de l'Espagne romaine occupe la seconde partie de ce premier volume : sujet ici six fois plus développé que dans la première édition. L'organisation est commode : elle suit un plan fixe à travers chacun des quatre chapitres qui distinguent République, Haut-Empire, crise du IIIe siècle, Bas-Empire. Chiffres, cartes, graphiques, histoire des techniques ; c'est aussi le domaine où, grâce à la Casa Vélasquez, la collaboration franco-espagnole a produit ses fruits les plus spectaculaires, dans l'étude du peuplement et de la culture de l'olivier (commercialisation de l'huile comprise) sur le bas Guadalquivir : le flair d'archéologue de terrain de P. Ponsich a fait merveille. Symétriquement, la grande entreprise franco-portugaise de Conimbriga, sous l'égide de R. Étienne et du Centre Pierre Paris, a fourni des apports neufs, et bien au-delà de l'histoire et l'archéologie de cette cité. Ceci pour ne citer que quelques exemples ; il faudrait aussi parler de Baelo — vieille fouille franco-espagnole, et l'une des capitales de l'industrie du *garum*. Le maître d'œuvre du volume est ici aussi dans son élément, et ce dossier économique est d'une grande richesse : on y voit en particulier l'apport considérable de la céramique à l'histoire du commerce, intérieur et extérieur, de l'Espagne romaine (cartes extraites des travaux de Beltran, Tchernia, Garabito, etc.). Le chapitre sur le Bas-Empire met en valeur, sans encore bien en expliquer les causes, la productivité exceptionnelle, en objets manufacturés divers, du bassin du Duero. L'étude des villas et mosaïques interfère un peu avec ce qu'en diront au vol. 2 les chapitres sur les arts.

L'histoire sociale, administrative, militaire, est honnêtement traitée au début du vol. 2, en se gardant assez bien de céder à la vogue de catégories modernes anachroniques ; les survivances des structures de parenté indigènes y sont mises justement en valeur. L'histoire du droit reprend l'étude des grands textes de lois sur bronze, avec d'excellentes photographies ; on aurait aimé une transcription et une traduction annotée, qui

eussent rendu plus de services, sans prendre plus de place. Le chapitre sur la vie privée est truffé de généralités inutiles et d'illustrations un peu « rétro » (dessins de coiffures et de chaussures...).

Les religions indigènes, romaines, mystériques, impériales, s'appuient de manière concrète et neuve sur des études récentes, surtout espagnoles et françaises, qui recourent à toutes les ressources des objets : inscriptions, monnaies, œuvres d'art, monuments architecturaux aussi bien que rupestres. Ils sont riches et convaincants. On ne peut en dire autant des origines et du développement du plus ancien christianisme dans la péninsule, l'excellente synthèse de M. Sotomayor sur l'histoire de l'Église en Espagne (t. 1 : voir notre *Chronique*, dans *R. É. Aug.*, t. 27, 1981, p. 4236 sq.) ayant paru trop tard pour que ses fortes objections à une origine africaine du christianisme espagnol ait pu faire l'objet d'un véritable débat. Le christianisme durant le IVe siècle a donné lieu à une information sérieuse sur la bibliographie récente, mais son histoire se borne parfois à une paraphrase (Concile d'Elvire), et donne lieu à des lapsus inquiétants sur la connaissance directe des textes fondamentaux (*Dypttochaeon* de Prudence, *De idolatria* de Tertullien, lettre de Jérôme à *Cléripho*n...). Il y aurait bien à dire aussi sur les noms et titres des auteurs non-espagnols ; un seul exemple : je suis anobli à la p. 454 (De Fontaine), et figure deux fois avec l'initiale du prénom de mon père (F. Fontaine) ...si bien que je figure sous trois noms différents à l'index, d'autres citations m'ayant restitué mon véritable prénom. Et Dom « Deklers », et Chr. « Morlmann » ! Cette précipitation fâcheuse jusque dans la correction des épreuves a même amené à déceler dans le Concile de Saragosse de 380 « certaine tendance *antiesthétique* » (lire : antiascétique). Le priscillianisme a fait l'objet d'un gros effort de documentation récente, même s'il ignore l'étude du colloque de Compostelle de 1979 « pour une nouvelle problématique du priscillianisme ». Il est caractéristique que les pages rapidement écrites, mais de contenu sagement équilibré, sur ce sujet difficile, se terminent sur la citation d'une page entière (excellente) de M. C. Díaz y Díaz : que ne lui a-t-on confié cette série de chapitres, qu'il était le plus qualifié pour écrire !

En réaction louable contre des siècles qui ont cherché trop d'hispanité dans les auteurs romains antiques nés en Espagne, le chapitre de la dernière partie sur « les arts et les lettres » consacré aux écrivains hispaniques païens se borne à de mornes monographies, ou à des biographies rapides qui pourraient figurer honorablement dans un précis de littérature latine. N'y aurait-il donc à chercher aucune inflexion hispanique dans ces œuvres? Je pense aux rhéteurs latins issus d'Espagne au Ier siècle, à ces figures hautes en couleur dont il n'est ici que bien peu dit. Et l'exceptionnelle « réception » de ces auteurs divers par l'humanisme espagnol des siècles d'or n'a-t-il rien à nous apprendre, toutes précautions prises? Pourquoi réduire à une portion si congrue la place que l'Espagne et l'amour de sa petite patrie tiennent dans l'œuvre de Martial, surtout après le beau livre de Dolç (cité en note, mais bien peu exploité)? Les griefs exprimés plus haut contre l'illustration valent ici *a fortiori*. Et la littérature épigraphique, en

vers ou en prose (bien, sur ce point, pour la carte des imitations épigraphiques de poètes classiques en Espagne, tirée de S. Mariner)?

Le chapitre sur les écrivains hispaniques chrétiens tente de définir une problématique spécifique de la création littéraire chrétienne, pour échapper aux ornières d'une « patrologie » trop purement doctrinale et apologétique. D'où une analyse quasi structurale par genres plutôt que par auteurs, qui ouvre des perspectives nouvelles ; mais le peu de place accordé à ce chapitre en a rendu le contenu assez abstrait, éclaté, elliptique, comme tel encore peu convaincant. De plus, je ne crois pas, personnellement, que l'on puisse, dans le sillage de Thraede, réserver aussi peu de place au contenu proprement religieux, catéchétique, théologique de telles œuvres, car ces destinations et contenus divers conditionnent justement les structures formelles des genres, des styles, des niveaux de langue. Sur Prudence, on aurait pu utiliser une étude présentée au Congrès de la F. I. É. C. de 1974, pour montrer sa « conscience régionale », proprement (et au plein sens des deux éléments), *hispano-romaine* ; les *Entretiens* de 1976 de la Fondation Hardt ; un certain nombre d'articles français parus depuis vingt ans ; même si, malheureusement l'auteur ne pouvait connaître *Naissance de la poésie* et les deux thèses de J.-L. Charlet : trois livres parus en 1981 et 1982...

Les chapitres sur les arts en Espagne romaine forment un ensemble de grande qualité, et très neuf : précision et exhaustivité de la documentation ; sens de la situation des œuvres dans les styles, l'espace, le temps ; attention particulière aux pièces récemment retrouvées, à la bibliographie internationale, et respect de ses diverses langues. On n'en regrette que davantage que, conformément à un parti adopté pour tout l'ouvrage, de si belles œuvres ne soient pas rehaussées par le commentaire d'un tel connaisseur. Dû à une autre plume, le petit chapitre final sur l'art provincial romain en Espagne esquisse une orientation de recherche intéressante, mais difficile, problématique, et qui eût requis plus de place et une rédaction plus claire pour être expliquée nettement.

L'ensemble de ces deux volumes est très positif, et imposant par la documentation présentée et en partie interprétée. Il montre l'énorme travail réalisé, en particulier mais non uniquement outre Pyrénées, pour renouveler les perspectives de l'histoire de la péninsule à l'époque romaine, pour poser avec plus de justesse le bilan et les limites — heureuses et malheureuses — de cette romanisation. Il en ressort, comme dans une belle œuvre plastique, des pleins et des creux (je ne dis pas des vides) qui indiquent les secteurs où il reste à faire. Ces volumes sont pour les lecteurs français une satisfaction et un défi : car les descendants des Gallo-romains devraient bien refaire leur vieux et admirable Jullian.

Jacques FONTAINE.

Aufstieg und Niedergang der römischen Welt, II (Principat), 6 (*Politische Geschichte* ; *Provinzen und Randvölker : Lateinischer Donau-Balkanraum*), édité par H. TEMPORINI : Berlin, Walter de Gruyter, 1977, 1.015 pages, nombreuses illustrations dans le texte (plans) et en planches photographiques à la suite de chaque article.

Ce volume, qui vient seulement de nous parvenir, représente la contribution de ce qui, conçu comme des *Mélanges*, devient peu à peu une vaste encyclopédie — sans le caractère systématique habituel à ce genre de publication et sans le classement alphabétique commode des dictionnaires — pour les provinces latines des Balkans au Haut-Empire. Tous les utilisateurs (et les auteurs) connaissent les qualités et les défauts de l'entreprise : mises au point détaillées et érudites demandées en général aux meilleurs spécialistes, mais parfois aussi spontanées et disproportionnées avec l'importance du sujet, « couverture » complète prévue au départ mais lacunes dommageables à l'arrivée en raison de l'absence de spécialistes de la matière ou de la défaillance de l'auteur prévu, énormes délais de publication qui nécessitent une refonte des manuscrits ou des compléments au moment de l'impression et qui expliquent le découragement des auteurs et parfois aussi la parution de mémoires déjà périmés, documentation étendue sur les sujets traités, mais coût des volumes considérable, surtout pour les pays à devises faibles, qui les rendent inaccessibles à la plupart des particuliers et parfois, malheureusement, à des bibliothèques, et qui peut paraître excessif pour l'intérêt du contenu.

Les provinces ici concernées sont le Norique, les deux Pannonies, la Dalmatie, la Mésie supérieure et la Dacie. Une section générale précède des sections consacrées à chaque province. Les limites chronologiques sont assez floues. Une part importante est donnée à la conquête et aux peuples indigènes, donc à la protohistoire, dans les articles de P. Petru sur les *Taurisci* et *Latobisci*, de J. Fitz sur la conquête de la Pannonie, de J. J. Wilkes et M. Mirković sur le peuplement de la Dalmatie et de la Mésie supérieure, de C. Daicoviciu sur les Daces. Mais on va jusqu'au christianisme et aux basiliques dans les monographies de villes et les exposés archéologiques (Slovénie, Carnuntum, Aguntum, Virunum, Vranje), aux villas du Bas-Empire dans le mémoire sur l'économie de la Dalmatie. L'énumération des articles montrera une grande disparité dans la façon de traiter les provinces : beaucoup de monographies de villes pour l'Autriche, une pour la Roumanie, aucune pour la Yougoslavie et la Hongrie, même si l'archéologie a une part importante dans des exposés généraux. Ces différences ont de gros inconvénients : il serait commode de trouver rassemblées toutes les monographies de provinces (mais il existe la collection anglaise) et surtout de cités rédigées suivant un plan homogène et d'importance proportionnée au site. La liberté totale laissée aux auteurs pour le plan, la longueur du manuscrit, l'illustration et la bibliographie leur donne une lourde responsabilité vis à vis des lecteurs. Or on voit bien que beaucoup réagissent en fonction de leurs habitudes personnelles ou de leur intérêt du moment. Quelques exemples : l'énorme monographie sur Carnuntum comporte une section consacrée aux temples

de Pfaffenberg due à W. Jobst : après des exposés systématiques sur la ville civile et le camp, cette synthèse sur des fouilles récentes est illustrée effectivement comme un rapport de fouille par des photographies de fragments d'inscriptions et de sculptures (pl. V ss.) qui pour la plupart ne sont pas utilisables au niveau du lecteur de l'encyclopédie ; traitant des villas de Dalmatie à propos de l'économie de la province, M. Zaninović consacre une page à un monument que nous connaissons bien : le « palais » de Mljet, dont personne ne sait en fait si c'est réellement une résidence du Bas-Empire, comme l'a prétendu E. Dyggve (p. 789-790) ; l'interprétation traditionnelle est étayée essentiellement par une bibliographie en croate (p. 790, n. 64), alors que E. Dyggve a multiplié les articles dans toutes les langues (dont un est cité dans la bibliographie, p. 802), plus accessibles à la majorité des lecteurs. Une attitude plus directive des éditeurs permettrait dans bien des cas de « rectifier le tir » au profit du lecteur et de la réputation de l'entreprise (donc de son intérêt commercial). De même pour la conception d'ensemble : nous ne savons pas pourquoi ne figurent pas dans ce volume des monographies sur Emona, Aquincum, Salone ou Sirmium par exemple ; pour ce dernier site, on aurait pu songer à reproduire, faute de mieux, les textes parus il y a moins d'une dizaine d'années dans *Sirmium* I et II sur l'histoire et la topographie, et qui sont encore d'actualité pour l'essentiel. On connaît par ailleurs la réputation de l'imprimerie Walter de Gruyter, la qualité des clichés et la libéralité de l'éditeur pour les dimensions des plans (nombreux dépliants) et des photos (beaucoup de pleine page), enfin les soins de la rédaction (malgré des normes de correction trop sévères), qui donnent en général toute garantie pour la présentation matérielle, mais il reste quelques coquilles et des erreurs de choix ou de réduction des photographies : vues d'ensemble trop réduites, objets trop grands (par exemple pl. VI et XVI de la monographie de G. Piccottini sur le Magdalensberg), clichés sans nuances (sculpture, *ibid.*, pl. XIII) ou illisibles (peinture, *ibid.*, pl. XIV).

La section générale comprend d'abord une contribution socio-institutionnelle de F. Vittinghoff, *Zur römischen Municipalisierung des lateinischen Donau-Balkanraumes*, p. 3-51 : il s'agit d'un rapport méthodologique où l'on note deux longs exposés fondés sur les recherches de G. Alföldy (Dalmatie), MM. Mócsy et Barkóczy (Pannonies et Mésie supérieure) sur la manière d'utiliser les mentions de tribu (en Dalmatie) et les gentilices des habitants (en Pannonie et Mésie supérieure : exemples d'Aquincum, Carnuntum, Scarbantia, Savetal) pour dater les fondations municipales. Deux travaux dûs à S. Dusanić (*Aspects of Roman Mining in Noricum, Pannonia, Dalmatia and Moesia Superior*, p. 52-94) et à S. Mrozek de Gdańsk (*Die Goldbergwerke im römischen Dazien*, p. 95-109) sont consacrés aux ressources minières qui jouent un rôle important dans la conquête (surtout de la Dacie) et l'occupation romaines. Mais si S. Dusanić en traite différents aspects (listes et répartition des mines ou des territoires métallifères, institutions propres à ce secteur, accessoirement émissions monétaires locales), S. Mrozek donne uniquement une étude sociale (travail libre et travail servile) qui ne répond pas au titre. Les aspects techniques ne sont pratiquement pas abordés ici. Enfin B. Gerov donne la première partie d'une étude des invasions, fondée sur les

enfouissements de trésors : *Die Einfälle der Nordvölker in den Ostbalkanraum im Lichte der Münzschatzfunde*, I *(101-294)*, p. 110-181, avec une liste de 348 trésors classés chronologiquement (p. 148-174) et sept cartes de répartition.

Pour le Norique, les contributions sont dues essentiellement aux historiens et archéologues autrichiens, bien que le livre de G. Alföldy (paru en 1970) soit évidemment essentiel pour l'exposé général *Noricum und Rom*, dû à G. Winkler (p. 183-262). Cette étude, très claire dans son plan et qui sera utile comme résumé, comprend notamment des fastes sommaires mis à jour (p. 204-205 pour les procurateurs, p. 226-227 pour les légats) et une bibliographie abondante et bien classée (p. 235-261). Suivent une monographie de G. Piccottini sur le *Magdalensberg* (p. 263-301) avec les plans essentiels, seize planches de photographies d'intérêt varié (voir plus haut), deux études de H. Vetters sur *Virunum* (p. 302-354), illustrées uniquement avec des plans dont ceux — simplifiés malheureusement — des ensembles, extérieurs au site, d'Ulrichsberg et Hemmaberg), et *Lauriacum* = Lorsch (p. 355-379, avec quatre plans), un exposé de W. Alzinger sur *Aguntum* (et Lavant, p. 380-413, avec des plans et dix planches de photographies, essentiellement d'objets et de sculptures récemment mis au jour), enfin une contribution de E. Hudeczek sur *Flavia Solva* (p. 414-471, huit plans et dix planches de photographies assez représentatives des monuments funéraires et de la décoration architectonique et mosaïquée). De la géographie antique on passe à la division politique moderne, qu'elle ne recouvre pas, avec deux contributions slovènes dues à P. Petru du Musée archéologique de Ljubljana, l'une sur l'histoire des *Taurisci* (dans la haute vallée de la Save) et *Latobici* (plus en aval), p. 473-499, avec deux plans, l'autre plus importante sur *Die provinzialrömische Archäologie in Slowenien* (p. 500-541, avec douze plans et quatre photographies) intéressant une partie du Norique, de la Pannonie supérieure et de la X^e^ région italienne : le plan est organisé d'un point de vue historique, étudiant successivement le peuplement (indigène et romain) d'après les trouvailles et dans le cadre des institutions (3^e^ section), l'économie et la société (4^e^ et 5^e^ section), la culture matérielle dans les villes (brefs exposés sur la recherche archéologique à Emona, Celeia, Poetovio, Neviodunum), les nécropoles, les forteresses des *claustra Alpium Juliarum*, les installations chrétiennes (simple énumération, p. 538), enfin la culture proprement dite (7^e^ section). Cet exposé général ne remplace pas, même pour la bibliographie — assez rapide — les monographies de sites de cette région.

Deux historiens hongrois ont étudié l'un, J. Fitz, la naissance de la Pannonie romaine dans les guerres contre les Marcomans, les Quades puis les Sarmates (*Die Eroberung Pannoniens*, p. 543-556), l'autre, A. Mócsy, l'histoire de la Pannonie sous les empereurs militaires, pour la plupart d'origine illyrienne, c'est-à-dire au III^e^ siècle (*Pannonien und die Soldatenkaiser*, p. 557-582) : ce sont des exposés assez rapides et qui approfondissent seulement deux périodes de l'histoire de la Pannonie, qu'il faudra continuer à étudier pour le reste dans les livres d'A. Mócsy ou dans son article de la *P. W.* Avec cette lacune sur le plan de l'histoire contraste une énorme monographie sur *Carnuntum* par H. Stiglitz, M. Kandler et W. Jobst (p. 583-730),

qui est à elle seule un véritable livre, très utile pour les deux premières parties abondamment illustrées de plans (plus un grand dépliant en fin de volume) et de photographies d'intérêt général, surtout des photographies aériennes ; on regrette cependant une bibliographie non systématique (commençant en 1945) et classée paresseusement par ordre alphabétique d'auteurs, qui fait suite à la bibliographie de Noll parue en 1951. Nous avons déjà relevé l'absence d'Aquincum et de Sirmium.

J. Wilkes, auteur d'une des monographies modernes pour la Dalmatie, livre ici un gros chapitre sur *The Population of Roman Dalmatia* (p. 732-766), qui donne aussi un abrégé de l'histoire de la province (sections I et II) : le sujet abondamment traité aussi par J. Sašel, G. Alföldy, D. Rendić-Miocević, M. Pavan, est vu surtout sous son aspect épigraphique (cf. aussi le *Colloque sur l'onomastique latine* de 1975, qui n'a pu être utilisé ici).

M. Zaninović, *The Economy of Roman Dalmatia*, p. 767-809, est beaucoup plus ambitieux et aborde rapidement un très grand nombre de sujets soit historiques soit archéologiques (rôle des Grecs et des fondations d'Issa, tradition illyrienne, les fondations romaines et l'organisation du territoire des cités comme Iader, Salone, le rôle des vétérans, les routes et les installations rurales dans les îles et sur la terre ferme, l'industrie, les mines et le commerce). Une abondante bibliographie « sélective » est malheureusement organisée par nom alphabétique d'auteur.

Pour la Mésie supérieure, M. Mirković, de l'Institut épigraphique de Belgrade, a livré une utile synthèse sur la population qui vaut surtout pour ses exposés par région ou par cité, à compléter maintenant avec les introductions du nouveau corpus des inscriptions latines de Serbie (*Einheimische Bevölkerung und römische Stadte in der Provinz Obermösien*, p. 811-848, avec une carte et une bibliographie p. 846-848).

Pour la période de l'occupation romaine de la Dacie, N. Gudea a étudié à la fois l'organisation militaire de la Dacie et celle de la Mésie supérieure, voisine au Sud-Ouest, sur la rive gauche du Danube (*Der Limes Dakiens und die Verteidigung der obermoesischen Donaulinie von Trajan bis Aurelian*, p. 849-887) avec d'utiles cartes et des listes de sites d'installations militaires pour la Roumanie et la Yougoslavie (à compléter maintenant avec les découvertes de la deuxième campagne du Djerdap, par exemple pour Karataš et Kladovo). Le regretté C. Daicoviciu, sous le titre *Dakien und Rom in der Prinzipatzeit*, donne surtout une synthèse sur la civilisation et l'État daces avant la conquête romaine (p. 889-918). Son fils, H. Daicoviciu, a livré une monographie de Napoca (p. 919-949, avec un plan et huit photographies, pas de bibliographie en dehors des notes), mais c'est la seule (pourquoi manque *Sarmizegethusa*, par exemple?). I. Glodariu a étudié *Die Landwirtschaft im römischen Dakien* sous les aspects matériels (plans de villas, dessins et photographies d'outils) et socio-économiques (p. 950-989). Le dernier article, par D. Protase, qui répond à celui de C. Daicoviciu, donne *Der Forschungsstand zur Kontinuität der bodenständigen Bevölkerung im römischen Dazien (2.-3. Jh)*, p. 990-1015, à travers les reliefs de la Colonne Trajane, les troupes daces de l'armée romaine, l'onomastique des inscriptions, la toponymie, et les trouvailles matérielles.

Mille pages à la topographie serrée et bien remplies, mais qui ne dispensent pas malheureusement, même pour une recherche rapide, de consulter aussi les articles de la *Pauly-Wissowa* ou les monographies de la collection anglaise : la formule décidément, reste bien ambiguë.

Noël DUVAL.

Aufstieg und Niedergang der römischen Welt, II, 7, 1, (ed. H. Temporini) : Berlin-New York, W. De Gruyter, 1979, VI + 591 pages.

L'article de D. Nörr qui ouvre ce volume (« Zur Herrschaftsstruktur des römischen Reiches : die Städte des Ostens und das Imperium ») pose le problème de la place des cités dans l'Empire romain des deux premiers siècles de notre ère et constitue une sorte d'introduction aux deux volumes du tome 7 (Balkans de langue grecque et Asie mineure). Les autres études sont consacrées à la Thrace (Chr. M. Danov, *Die Thraker auf dem Ostbalkan von der hellenistischen Zeit bis zum Gründung Konstantinopels* et *Philippopolis, Serdica, Odessos. Zur Geschichte und Kultur der bedeutendsten Städte Thrakiens von Alexander d. Gr. bis Justinian*; R. D. Sullivan, *Thrace in the Eastern Dynastic Network*; B. Gerov, *Die Grenzen der römischen Provinz Thracia bis zur Gründung des Aurelianischen Dakien*), à la Macédoine (F. Papazoglou, *Quelques aspects de l'histoire de la province de Macédoine*) et à la Grèce (D. J. Geagan, *Roman Athens : Some Aspects of Life and Culture, I, 86 B. C. — A. D. 267*; J. Wiseman, *Corinth and Rome I : 228 B. C.-A. D. 267*; J. M. Fossey, *The Cities of the Kopaïs in the Roman Empire*). L'éditrice déplore elle-même l'absence d'une étude générale sur la Grèce à l'époque romaine : G. Daux et J. Oliver, sollicités en 1975, ont jugé une telle entreprise prématurée. On peut le regretter : F. Papazoglou est elle aussi convaincue que « l'heure est encore en ce domaine à la recherche » et ne propose qu' « un premier essai de synthèse sur quelques aspects de l'histoire de la province de Macédoine qui reste à faire »; du moins nous a-t-elle donné un utile état de la recherche et des connaissances. L'économie de l'ouvrage souffre cependant d'autres défauts. La part consacrée à la Thrace, la moitié du volume, paraît disproportionnée, et il y a des redites, dont certaines étaient peut-être inévitables (les campagnes thraces des gouverneurs républicains de Macédoine sont traitées à la fois par Chr. Danov et par F. Papazoglou), mais qui parfois auraient pu être évitées : ainsi l'article de R. Sullivan eût-il gagné à plus de concision (d'autant qu'il n'y a pratiquement aucun document nouveau depuis la mise à jour par G. Bowersock de l'étude fondamentale de Dessau), et plutôt qu'une série de monographies sur les différentes dynasties dispersées à travers les tomes 7 et 8, nous eussions préféré une étude globale sur la politique des empereurs envers les royaumes clients. L'article de Chr. Danov sur les Thraces, par ailleurs, remonte jusqu'à l'époque de Philippe II et d'Alexandre, et la première moitié de ses 160 pages n'a rien à voir avec les Romains. On n'en est que plus surpris de voir l'auteur invoquer ensuite le manque de place pour renoncer à présenter, au-delà des Flaviens, un « exposé complet du développement historique des Thraces » (p. 173). Les règnes de Trajan et d'Hadrien, l'époque des Sèvères notam-

ment se voient ainsi réduits à la portion congrue. Mais auparavant déjà on pouvait regretter la rapidité des analyses consacrées aux premiers rapports entre Rome et les dynastes thraces (rien par exemple sur les circonstances de l'*adscriptio* d'Abroupolis au traité entre Rome et Philippe V, l'inscription de Delphes *R. D. G. E.*, 40, n'étant pas citée p. 91, n. 235), ou s'étonner qu'il soit question de l'incorporation de la Chersonèse de Thrace dans la province de Macédoine en 129 (p. 105 et 116), et que rien ne soit dit de la conquête par T. Didius en 101 du pays des Caeni. Cette étude, quels qu'en soient les mérites, apparaît davantage comme une première publication des parties déjà rédigées du second volume de l'*Altthrakien* de Chr. Danov, que comme une contribution spécialement conçue pour *A. N. R. W.*

En ce qui concerne les monographies régionales, l'étude consacrée à Athènes s'imposait, et constitue une précieuse mise à jour, complétant les ouvrages déjà anciens de Graindor et de Day. On peut regretter cependant que D. Geagan n'ait pas choisi le parti de remonter jusqu'à la seconde guerre de Macédoine, et de nous proposer une bibliographie complémentaire aux derniers chapitres de l'*Hellenistic Athens* de Ferguson. Il est surtout gênant que les bibliographies commentées aient été mises à jour jusqu'en 1979, mais que le texte lui-même soit resté tel qu'il avait été écrit en 1973 : il en résulte des contradictions (ainsi, à propos de Salamine, p. 374, 382, 416 et 420), d'autant plus gênantes qu'aucun signe diacritique ne signale clairement les ajouts postérieurs à 1973. Cette mise à jour reste parfois formelle : D. Geagan signale l'important article d'E. Baldian sur Athènes et Mithridate (*A. J. A. H.*, 1976, p. 105-128), mais ne mentionne pas, fût-ce pour la rejeter, l'interprétation nouvelle (et selon nous décisive) que Badian y propose de l'inscription *Hesperia* 1971, p. 101-108. Ce document paraît devoir être rapporté désormais à l'activité d'Athénion en 88 (cf. également J. Oliver, *J. H. S.*, 1980, p. 199-201) et il n'y a sans doute pas lieu de déduire d'un fallacieux parallèle avec l'histoire intérieure de Rome l'hypothèse d'une réforme démocratique intervenue en 70/69. — La contribution de J. Wiseman sur Corinthe constitue de son côté une utile synthèse des résultats de l'exploration archéologique de la ville, même si les pages consacrées aux institutions ne paraissent pas aussi sûres (on ne lit pas sans étonnement que « *decurio* = βουλή », et qu'un *curator annonae* pouvait être « désigné par le *decurio* », p. 498-499). On se demande en revanche pourquoi des monographies ont été consacrées à Philippopolis, Serdica et Odessos, ou aux cités riveraines du lac Copaïs. Ni leur importance ni leur spécificité ne nous paraissent fournir d'explication. Pourquoi en ce cas n'y a-t-il rien sur Thessalonique, ou sur la Thessalie, ou sur le Péloponnèse en dehors de Corinthe? On regrette enfin l'absence de toute monographie thématique comparable à celles qui ouvrent le volume consacré à l'Asie Mineure : un état de nos connaissances sur le système routier, par exemple, eût été le bienvenu.

Les différentes études réunies dans ce volume ont été confiées à de bons spécialistes ; chacune a ses mérites, et fournit au lecteur, sous une forme plus ou moins commode, une riche bibliographie. Les recherches de géogra-

phie historique, en particulier, y sont fort justement à l'honneur. L'ensemble néanmoins, reste décevant.

Jean-Louis FERRARY.

Aufstieg und Niedergang der römischen Welt, II, 7. 2 : *Politische Geschichte (Provinzen und Randvölker : Kleinasien)* : Berlin-New York, W. de Gruyter, 1980, VII + 792 pages (p. 592-1384).

Ce volume paraît trente ans après l'ouvrage de D. Magie, *Roman Rule in Asia Minor to the End of the third century after Christ*, 2 vol., Princeton, 1950 : à bien des égards, il se présente comme une suite et une mise à jour de cet ouvrage classique qui demeure, en dépit de ses limites, un instrument de travail indispensable pour quiconque s'occupe de l'Asie Mineure romaine ; sur certains points, il ouvre des perspectives plus neuves.

L'éditrice H. Temporini a très clairement organisé une matière diverse. On trouve d'abord quatre contributions de caractère général : en tête, un « Forschungsbericht » dû à Th. Pekary qui en deux sections, l'une générale, l'autre détaillant les diverses régions de la péninsule, de l'Asie à la Commagène, enregistre, jusqu'en 1971, les principales études parues et les principales découvertes faites depuis 1950, particulièrement en matière d'épigraphie et de numismatique (*Kleinasien unter römischer Herrschaft*, p. 595-657) ; ensuite, trois contributions consacrées à la vie des cités (A. D. Macro, *The Cities of Asia Minor under the Roman Imperium*, p. 658-697), au système routier de la péninsule (D. H. French, *The Roman Road-System*, p. 698-729), et au recrutement de légionnaires (M. P. Speidel, *Legionaries from Asia Minor*, p. 730-746). Viennent ensuite des études régionales et provinciales d'ampleur diverse, classées selon un ordre géographique. D. Knibbe et W. Alzinger publient, dans la lignée des contributions qu'ils ont données en 1970 dans le XII^e^ supplément de la *Real-Encyclopädie*, un très substantiel rapport sur Éphèse (*Ephesos vom Beginn der römischen Herrschaft in Kleinasien bis zum Ende der Prinzipatzeit*, p. 748-830) ; Sh. Jameson se consacre à l'organisation de la Ligue lycienne, sur laquelle elle donne une étude synthétique (*The Lycian League : Some Problems in its Administration*, p. 832-855) ; B. F. Harris fait le point des connaissances essentielles, pour le Haut-Empire avant tout, sur l'histoire d'une province relativement bien connue (*Bithynia : Roman Sovereignty and the Survival of Hellenism*, p. 857-901) ; le Pont fait l'objet de deux contributions : l'une, due à E. Olshausen, esquisse l'histoire politique des relations avec Rome (*Pontos und Rom (63 v. Chr.-64 n. Chr.)*, p. 903-912), l'autre, de R. D. Sullivan, étudie les problèmes dynastiques du royaume (*Dynasts in Pontus*, p. 913-930) ; sur la Phrygie, Th. Drew-Bear donne une leçon de méthode en matière de géographie historique, en identifiant le site d'Alia (*Problèmes de la géographie historique en Phrygie : l'exemple d'Alia*, p. 932-952) ; la Galatie est étudiée de deux manières très différentes par R. K. Sherk, qui s'attache à l'histoire politique générale de la province et à ses fastes (*Roman Galatia : the Governors from 25 B. C. to A. D. 114*, p. 954-1052) et par St. Mitchell, qui se consacre à l'étude du peuplement et de la possession des sols

(*Population and the Land in Roman Galatia*, p. 1053-1081). La Cappadoce est envisagée sous le triple point de vue de l'histoire politique et économique (R. Teja, *Die römische Provinz Kappadokien in der Prinzipatzeit*, p. 1083-1124), de l'histoire dynastique (R. D. Sullivan, *The Dynasty of Cappadocia*, p. 1125-1168), de l'histoire militaire et stratégique (Timothy B. Mitford, *Cappadocia and Armenia Minor : Historical Setting of the « Limes »*, p. 1169-1128) ; sur la Cilicie, on lit une étude d'ensemble de Terence B. Mirford (*Roman Rough Cilicia*, p. 1230-1261) et un article plus spécialisé de H. Hellenkemper consacré à une typologie du développement urbanistique dans la province (*Zur Entwicklung des Stadtbildes in Kilikien*, p. 1262-1283) ; Chypre enfin fait l'objet d'une copieuse monographie de Terence B. Mitford (*Roman Cyprus*, p. 1285-1384).

Il va de soi que, dans un ouvrage d'une telle dimension, il est aisé au recenseur de relever telle menue lacune bibliographique, telle interprétation de détail discutable ; allons plutôt à l'essentiel : il faut dire que l'intérêt du volume est un peu inégal ; la réalité concrète, si multiple, et si difficile à embrasser dans une synthèse, de l'Anatolie romaine, disparaît un peu derrière l'exposé d'histoire générale (ce qui du reste est inévitable dans un ouvrage dont l'orientation majeure est la *politische Geschichte*) ; en bien des développements, on retrouve l'esprit du *Roman Rule* de Magie, avec ses mérites et ses limites. Certaines contributions, au demeurant bonnes mises au point des connaissances générales acquises sur telle ou telle province, n'apportent guère de nouveautés. D'autres, traditionnelles de conception, comme les deux études de Terence B. Mitford ou celle de R. Teja sur la Cappadoce (qui insiste très heureusement sur les données économiques) seront bien utiles par la masse de la documentation soigneusement mise en œuvre ; il n'était pas inutile non plus de donner, comme le fait R. D. Sullivan, en un exposé clair et systématique, les sources relatives aux délicates questions dynastiques que posent le royaume du Pont et celui de Cappadoce. Le volume comporte bien des apports notables : le rapport de Th. Pekary, précieux quoique arrêté à 1971, le monumental essai sur Éphèse, largement illustré, la véritable seconde édition revue que donne, dans ses deux premières parties (p. 958-1023) R. K. Sherk de son étude antérieure sur les *Legates of Galatia from Augustus to Diocletian* (mais arrêtée, cette fois, à l'époque de Trajan). On y trouve aussi des contributions stimulantes par la nouveauté du thème ou de la méthode d'approche : tel l'article de D. H. French sur le système routier (mais pourquoi donc, dans l'appendice qui donne, p. 714 sq, les documents épigraphiques, les textes grecs ne sont-ils pas accentués, ni même vraiment orthographiés puisque manquent les esprits?), tel celui de M. P. Speidel, qui démontre que l'Asie Mineure a fourni davantage de légionnaires qu'on ne pouvait le penser à la lecture des études classiques de G. Forni sur le recrutement des légions, et qui publie une bien intéressante inscription de Sebastè de Phrygie, telle encore l'étude de St. Mitchell sur les populations et les domaines fonciers de Galatie, ou la démonstration de Th. Drew-Bear sur une ville de Phrygie. La contribution de Timothy B. Mitford sur la Cappadoce et l'Arménie Mineure comporte, à côté de développements classiques sur l'histoire générale de ces régions, des

recherches de topographie illustrées de très utiles documents sur la fortification du « limes » flavien le long de l'Euphrate ; l'esquisse de H. Hellenkemper est appuyée sur la publication de bonnes photographies de sites urbains de Cilicie, et complétée par de riches notices bibliographiques sur les villes de la région ; et nous avons lu avec beaucoup d'intérêt l'étude de Sh. Jameson sur certains problèmes de l'administration de la ligue Lycienne ; nous ne partageons pas les vues de l'auteur sur deux questions bien classiques — celle de l'identité ou de la non-identité du Lyciarque et de l'Archiereus, celle de l'éligibilité des femmes aux offices fédéraux — et peut-être vaudrait-il mieux ne pas réveiller de vieux débats un peu stériles ; mais pour le reste, cette contribution est une synthèse solide, claire et très à jour, qui sera fort utile à tous les « Lyciens ». Le volume dans son ensemble rendra bien des services.

A. Balland.

André Berthier, *La Numidie. Rome et le Maghreb* : Paris, Picard, 1981, 224 pages.

Annoncé sur un ton de pugnacité intrépide par un préfacier que seule l'amitié qualifie dans le domaine des études africaines, l'essai de M. A. Berthier, malgré son titre, ne constitue à aucun degré la monographie fondamentale que mériterait la Numidie. C'est un livre d'humeur qui entend établir une fois pour toutes que *Cirta* « *Regia* » est Le Kef, que le royaume de Numidie était enfermé, pour la plus grande partie, dans les limites de l'actuelle Tunisie, que la Maurétanie est à localiser dans l'Aurès, de la guerre de Jugurtha à celle de Tacfarinas, que *Cirta* (Constantine) n'a pas été le centre de l'éphémère principauté de Sittius, mais a accueilli des Sittiani sous Auguste, après avoir été une ville punique nommée sans doute jusque là *ALBT*, qu'enfin la région de la future Constantine ne fut considérée comme numide qu'à partir de la Tétrarchie : thèses toujours révolutionnaires, bien que, pour l'essentiel, déjà vieilles d'un tiers de siècle, ce qui explique l'amertume de l'auteur, souvent perceptible.

Plutôt que de nous perdre dans une discussion de détail, nous rappellerons quelques données textuelles, qui montreront à quel point l'auteur appuie ses raisonnements sur une documentation arbitrairement sélectionnée et souvent sollicitée, et constitueront comme une trousse d'urgence pour les lecteurs peu versés dans la géographie historique de l'Afrique du Nord antique.

Sophax (var. Suophax), l'un des rois numides de l'époque de la seconde guerre punique, a eu pour résidence royale *Siga* à 600 stades à l'ouest du « Port des Dieux » (Mers el-Kebir) ; dans cette région, qui est la Masaesylie, lui ont succédé Masanassès (Masinissa) et Micipsa (Strabon, XVII, 3, 9). Cette dernière précision prouve que ce Sophax n'est autre que Syphax, et non un personnage légendaire, comme voudrait le faire croire M. A. Berthier (p. 202-203). D'ailleurs Pline l'Ancien, V, 19, confirme que *Siga* est *Syphacis regia*. D'après Tite-Live, XXVIII, 17, 10, les frontières du royaume de Syphax sont proches du détroit de Gibraltar, dans le voisinage duquel il a eu à affronter Masinissa (Id., XXIV, 49, 5-6) : bel exemple de la mobilité

des opérations militaires opposant des confédérations de cavaliers en Afrique du Nord, malgré le scepticisme têtu de l'auteur, puisqu'on retrouve tout aussi bien, dix ans plus tard Masinissa ayant échappé à Vermina, réfugié près de la Petite Syrte (Id., XXIX, 33, 8). Après sa victoire sur Syphax, Masinissa étend à son tour son royaume jusqu'aux Maures « proches de l'océan » (Appien, *Lib.*, 106, en qualifiant ainsi les Maures ne semble pas les situer dans l'Aurès !). Quant à Bocchus I, qui règne sur les Maures et ignore, au début de la guerre de Jugurtha, tout des Romains, sauf le nom (Salluste, *Iug.*, XIX, 7), ce qui serait étrange pour un riverain de l'oued Mellègue, c'est certainement le roi Bogos chez lequel, à la même époque, se rend Eudoxe de Cyzique à partir des côtes atlantiques du Maroc (Strabon, II, 3, 4). Ses sujets sont les plus voisins de l'Espagne (Sall., *Iug.*, XIX, 4) ; sa maison régnait, peu avant la naissance de Strabon, sur une Maurousie située à l'ouest de la Masaesylie et que le contexte dépeint comme essentiellement océanique (Strabon, XVII, 3, 7). Ajoutons qu'à notre connaissance, les monnaies des Bocchus brillent par leur absence dans l'Aurès et que Bocchus II, selon Solin, XXV, 16, résidait dans la future *Caesarea* (Cherchel).

Passons à la Numidie romaine : elle commence à l'ouest dès l'*Ampsaga* (oued el-Kebir) (Pline l'Ancien, V, 22 et 25) et peut même être mentionnée entre *Hippo Regius* (Annaba/Bône) et les Maurétanies (Id., VI, 212). Le fond du « golfe Numidique » se trouve à l'ouest de *Chullu* (Collo) (Ptolémée, IV, 3, 2, éd. Müller, p. 613-614) ; l'*Ampsaga* se jette dans ce golfe (Id., IV, 2, 2, p. 600). Des populations numides sont signalées bien à l'ouest de *Cirta* (Constantine), au sud d'*Igilgili* (Djidjelli) par la *Table de Peutinger*, segm. II, 5-III, 1. Enfin, malgré les explications embarrassées de l'auteur (p. 144-145), on ne voit pas de raison de mettre en doute le témoignage de Méla, I, 30, affirmant sans équivoque l'identité de la *Cirta* des rois et de la *Cirta* des compagnons de Sittius, c'est-à-dire évidemment Constantine, qu'au surplus les Pharusiens du Sud-Marocain gagnaient à l'époque hellénistique par la « route des chotts » (Strabon, XVII, 3, 7). On imagine mal ces cavaliers pharusiens se rendant au Kef, bien qu'on ait là, en tout cas, à nouveau un exemple de cette mobilité récusée par l'auteur, auquel on pourrait ajouter sous d'autres cieux, au début du principat d'Auguste, la campagne d'Aelius Gallus en Arabie Heureuse (quelque 3.000 kilomètres aller et retour) et celle de C. Petronius en Nubie, au-delà de Syène (Assouan), estimée à 870 milles par Pline l'Ancien, VI, 182, soit une avancée d'environ 1.300 kilomètres. Faut-il mettre en doute ces exploits, évoqués dans les *Res Gestae* d'Auguste, au nom des considérations stratégiques chères à M. Berthier?

Quand les témoignages ne sont pas négligés pour les besoins de la cause, ils sont souvent sollicités. Ainsi l'auteur affirme que la base de départ de Sittius dans sa campagne contre les rois numides fut *Hippo Regius*, en alléguant *Bell. Afr.*, XCVI. Or, pour qui lit sans parti-pris *Bell. Afr.*, XCV et XCVI, il apparaît très probable que c'est vers la fin de la campagne que la flotte de Sittius put stationner dans ce port au terme d'une avance vers l'est.

Pour terminer, quelques remarques plus particulières : nous avons proposé naguère, dans le texte de Salluste, *Iug.*, CIV, 1, le choix d'une leçon *ab Tucca*, pour éviter une opposition *ab Vtica... Vtica*, d'une gaucherie

insigne, qu'il est absurde d'imputer à Salluste et que les éditeurs (y compris A. Kurfess, cf. p. 114) sont contraints d'éliminer par la destruction d'un des termes. L'auteur nous oppose que *ab* devient *a* « devant un nom de lieu commençant par une consonne » (p. 115). Sous cette forme trop simple, l'assertion est fausse. Mais il est vrai que devant *c et *t à l'initiale, la forme de la préposition est en général *a*. Citons toutefois *ab Tuscis* (Sall., *Cat.*, LI, 38) et aussi, par exemple, *ab Thapso* (*Bell. Afr.*, LXXXIX, 1) *ab Zama* (Sall., *Iug.*, LXI, 1), *ab Cirta* (*Ibid.*, LXXXII, 1). Déplorons d'autre part le ton acerbe employé pour contester l'interprétation par P. Salama de la borne de Lorbeus comme une borne milliaire archaïque. Au surplus, l'emploi de la préposition *ad* est parfaitement en situation sur des bornes milliaires ponctuant de longues distances (cf. *I. L. S.*, 5829 et 5829 a, à Salone sous Tibère ; *I. L. S.*, 5834 et 5845 a, en Orient sous Trajan) et la distance du Kef à Lorbeus par la voie antique pouvait être sensiblement plus courte que 26 kilomètres (évaluation dont on aimerait connaître l'origine).

Mais l'essentiel était pour nous de rappeler un certain nombre de témoignages antiques, procédé insolite dans un compte rendu. Faut-il nous en excuser? C'est qu'il n'est pas facile de prouver, en disputant le terrain pied à pied, que les populations indo-européennes n'ont pas franchi le détroit de Behring, qu'il n'existe pas d'*Alesia* en Numidie ou que telle ou telle des *Cirta* ou des *Sic(c)a* / *Siga*, avec lesquelles on jongle si habilement, n'est pas à compter parmi les *castella* en Hispanie (cf. d'ailleurs p. 203, n. 3).

Jehan Desanges.

François Decret, Mhamed Fantar, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité, des origines au V^e siècle* : Paris, Payot, 1981, 391 pages.

Ce « manuel » remplace chez le même éditeur le premier tome de la célèbre *Histoire de l'Afrique du Nord* de Ch.-A. Julien, dans la deuxième édition revue et mise à jour par Chr. Courtois (1951). Toutefois, plus court d'une soixantaine de pages, ce tome n'en comportait pas moins une quarantaine de pages consacrées aux époques vandale et byzantine, qui sont pratiquement exclues du livre que nous recensons. C'est que MM. Decret et Fantar entendent « saisir en premier lieu l'histoire des Africains du Nord eux-mêmes » et laisser au second plan l'étude des civilisations étrangères qui se sont implantées en terre d'Afrique. Ils se proposent donc « d'étudier quelques aspects de l'histoire de l'Afrique du Nord complémentaires de ceux qui sont habituellement traités ». On comprendra d'emblée que l'ouvrage le plus récent ne remplace pas, au sens strict, le plus ancien, mais lui sert en quelque sorte de contrepoids.

A Mh. Fantar est revenu de traiter de l'Afrique libyco-berbère et punique, ainsi que des religions de l'Afrique antique (christianisme excepté). Sur un rythme tranquille, presque cyclique parfois, et avec beaucoup d'honnêteté intellectuelle, il s'attache surtout à définir le champ des hypothèses, en insistant volontiers sur les difficultés et les incertitudes dues au caractère lacunaire de la documentation et aux limites des connaissances linguistiques en matière de punique et, bien plus encore, de libyque. D'autre part, pour

mieux éclairer les pratiques et les mentalités religieuses, il lui arrive souvent de faire appel à son intelligence intime des coutumes et des fêtes qui sont attestées en Tunisie à l'époque contemporaine. Finesse et sensibilité au fait religieux rendent particulièrement attachant le chapitre qu'il a consacré aux cultes et aux pratiques rituelles.

F. Decret étudie de façon plus systématique l'Afrique romaine et le christianisme en Afrique, en s'efforçant de constituer l'histoire à partir d'un point de vue africain. Cela le conduit, non sans excellentes raisons, à renoncer à certaines césures proprement romaines, comme l'opposition entre le Haut-Empire et le Bas-Empire (cf., pour le *limes*, p. 169 et 172). Il s'efforce de privilégier les explications par le recours à l'économique et au social, mais sans jamais tomber dans l'excès des simplifications. Bien au contraire, il sait insister à l'occasion avec bonheur sur la complexité du jeu des forces en Afrique (p. 327, à propos de la « révolution » de 238), ce qui lui permet ailleurs de montrer fort pertinemment l'ambiguïté de la notion de « résistance » des Africains (p. 319), à laquelle il a parfois cependant sacrifié (p. 176 par exemple). Mais le chapitre le plus original de sa contribution est celui qu'il consacre au christianisme et à la société dans l'Afrique romaine. Retenons qu'il considère avec scepticisme la thèse selon laquelle l'emprise de la religion punique a pu favoriser l'expansion du christianisme (p. 278-279). On notera aussi son appréciation subtile et pénétrante de la personnalité et du rôle de Tertullien, mais on fera quelques réserves sur la chronologie des débuts du donatisme (p. 295-296). On ne s'étonnera guère que le développement consacré au manichéisme africain (p. 305-310) soit tout à fait novateur par rapport au sec paragraphe réservé au sujet par Ch.-A. Julien et Chr. Courtois. Enfin nous sommes de ceux qui féliciteront l'auteur d'avoir gardé son esprit critique en évoquant le génie écrasant d'Augustin, si impitoyable à l'égard de ses adversaires.

Malgré ses qualités, ce livre souffre sans doute d'avoir été conçu en opposition avec celui qui l'a précédé dans la « Bibliothèque historique ». Sur plus d'un point l'héritage méritait d'être recueilli, même s'il convenait de procéder à de profonds aménagements. Ainsi on regrettera l'orientation bibliographique magistrale, systématique et critique, due à Chr. Courtois. Elle pouvait être proposée à tout jeune chercheur s'engageant dans l'étude de l'Afrique du Nord antique. Il demeure que ce « manuel », ou plutôt cet essai, constitue un moment fort intéressant de l'historiographie de ce domaine.

P. S. — M. F. Decret me prie de signaler aux lecteurs de la *R. É. L.* les trois rectifications suivantes :

p. 171, pour la distance d'*Ammaedara* à *Theueste*, lire 40 km, et non 170 km.

p. 193, pour la date de création de la Sitifienne, lire 288, et non 298.

p. 230, pour la date de la constitution de Constantin mentionnée, lire 332, et non 322.

Jehan Desanges.

Maurice SARTRE, *Trois études sur l'Arabie romaine et byzantine* (col. « Latomus », vol. 178) : Bruxelles, Latomus, 1982, in-8°, 326 pages et 5 cartes.

Cet ouvrage réunit trois études : « les frontières de l'Arabie romaine », « les gouverneurs de l'Arabie romaine » et « les Nomades et l'Empire en Arabie ». Si l'utilité de la deuxième mise au point est évidente, les historiens du monde classique apprécieront particulièrement l'état des questions fourni par les chapitres I et III, sur des sujets très difficiles, faisant appel à des sources dispersées, disparates et peu accessibles (traditions arabes, graffites safaïtiques...). On saluera l'effort de transcription pour les noms arabes, malgré quelques confusions (entre *cayn* et *alif*).

Dans le chapitre I l'auteur utilise les découvertes récentes en Arabie séoudite et dans le Sinaï comme preuve que les Romains, comme les Nabatéens avant eux, avaient installé des garnisons le long des routes caravanières très avant dans la péninsule et surveillaient aussi les nomades dans leurs grands sanctuaires (Râm, Ruwwâfa). Remarquons toutefois que l'inscription de Tomis (p. 33) prouve l'existence d'un poste fixe en Arabie, mais non à Madâ' in Ṣâliḥ nécessairement, et ne permet pas de trancher entre la thèse de l'auteur et celle de D. F. Graf (Basor 229, Febr. 1978) qui ne situe dans ces régions que des escortes militaires pour les marchands. Ajoutons qu'il n'est plus contestable (p. 28) que le fragment n° 3 de l'inscription de Ruwwâfa appartient bien à la dédicace du sanctuaire, au même titre que le fragment n° 2 (ce sont les chapiteaux des pilastres de droite et de gauche) : voir J. Beaucamp, dans *Dict. de la Bible* Suppl. IX, Paris, 1979, col. 1469 et J. Beaucamp et Ch. Robin, dans *Travaux et Mémoires*, t. 8, Paris, 1981, p. 58 n. 74-75 et pl. I c. Pour la question très différente des limites intérieures à l'Empire, les divers systèmes de datation employés dans les inscriptions ne fournissent pas, à toutes les époques, un critère sûr de provenance et on peut envisager, pour la frontière nord, deux schémas d'évolution ; en tout cas le rétrécissement de la province au Bas-Empire et son glissement vers le nord s'expliqueraient par le fait qu'elle correspond désormais à une région agricole originale et que la menace nomade amène à former une autre province au sud.

D'après les fastes reconstitués au chapitre II, les gouverneurs sont des légats sénatoriaux (qui obtiennent en général le consulat suffect pendant leur fonction) de 106 à 262, puis des gouverneurs équestres. Pour le Bas-Empire l'auteur étudie la disparition des *praesides* équestres (vers 349-350), le rang du gouverneur (avec l'inflation continue des titres et des prédicats) et la question, déterminante pour la précédente, de la séparation des fonctions civiles et militaires à partir de Dioclétien ; il insiste sur la réforme de 536 (création d'un *moderator* contrebalançant le duc et le phylarque) et les problèmes qu'elle pose (ses précédents, son caractère original par rapport aux autres provinces). Mais pourquoi le Romanos des sources arabes, mentionné au chapitre III comme gouverneur et duc à Bostra (p. 200-201) ne figure-t-il pas dans cet inventaire? Par ailleurs l'inscription de Ruwwâfa, avec ses deux titulatures impériales différentes, atteste que Q. Antistius Adventus (n° 11 p. 84) était gouverneur d'Arabie dès 164-165 (voir *Dict.*

de la Bible Suppl. IX, col. 1469 ; les données datées sur sa carrière antérieure ou sur son prédécesseur en Arabie concordent).

Le chapitre III est une tentative de synthèse sur les relations entre les Nomades et l'Empire. Sa périodisation est tributaire des sources. Pour les IIe et IIIe siècles, nous avons peu de choses. L'auteur conclut de quelques inscriptions grecques que les Nomades de l'est (il faudrait préciser que le terme safaïtique désigne originellement non une population, mais une écriture, employée dans des graffites bien difficiles à dater) fournissaient des troupes auxiliaires et étaient superficiellement hellénisés ; au sud l'inscription exceptionnelle de Ruwwâfa témoigne, sous Marc-Aurèle, de l'intervention du gouverneur dans les querelles tribales et de l'efficacité de la surveillance du désert (utilisant non seulement les postes sur les routes caravanières, mais aussi les sanctuaires, comme le feront plus tard les Ghassânides à Sergiopolis). Toutefois il nous semble préférable de lire la dédicace de Ruwwâfa comme une expression de loyalisme politique que comme un témoignage du culte impérial à proprement parler, car les lacunes des textes grecs et nabatéen ne permettent pas de savoir quelle divinité était honorée dans ce qui était vraisemblablement le sanctuaire fédéral des Thamoudéens.

A partir du IVe siècle les sources littéraires fournissent des noms de chefs arabes, témoignant de leur puissance grandissante et menaçante. Ce ne sont encore que des épisodes discontinus, mais il apparaît que la chute de Palmyre a laissé la place à de nouveaux-venus ; la ligne de défense de l'Empire a reculé jusqu'au *limes arabicus*, et Rome doit associer les Nomades à la défense de la frontière, par une politique d'alliance qui s'accompagne de christianisation. Ajoutons que pour la fameuse inscription mentionnant « le roi de tous les Arabes » Mar'alqays (p. 136) les études les plus récentes (A. F. L. Beeston, dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, University of London, 42. 1, 1979 et H. I. MacAdam, dans *Al-Abhath*, 28, 1980, p. 3-16) témoignent de la difficulté de l'interprétation et de l'incertitude des données géographiques ; pour l'inscription sudarabique mentionnée p. 135 et n. 51, la dernière édition est celle de W. W. Mueller, dans *Neue Ephemeris für semitische Epigraphik*, 2, 1974, p. 155-165 (qui incite à davantage de prudence pour la localisation de Tanûkh). Le terme φυλαρχία prend désormais un sens officiel, comme titre administratif dans le cadre d'une province, dépassant la « chefferie » de tribu (d'après la *Vie de saint Euthyme*, pour des faits de 420).

Après 490, le détail des relations romano-arabes peut être suivi, au moins pendant les périodes de crise : ainsi les événements menant à la création d'un phylarcat général (à côté des phylarques provinciaux) en faveur de Hârith le Ghassânide, pour faire de lui l'égal du Lakhmide Mundhir et le défenseur du *limes* de la mer Rouge à l'Euphrate, la disparition du phylarcat général sous Maurice (avec l'incidence des questions religieuses) et le rôle des Arabes chrétiens au moment de la conquête musulmane. L'auteur souligne enfin, par l'inventaire de leurs lieux de résidence et de sépulture, à quoi s'ajoute l'implantation des monastères monophysites, que les Ghassânides sont installés dans la partie occidentale de la province, loin de Bostra,

centre de l'administration impériale, mais loin aussi du *limes*, et propose une explication.

Dans cette synthèse éclairante sur un sujet complexe, on regrettera que l'auteur n'ait pas tenté quelques mises au point — peut-être désespérées — sur les noms de peuples, qui varient en fonction des sources (pour les Saracènes, il fallait rappeler l'ancienne étude de Mordtmann dans *Encyclopaedia of Islam*, Leyden-London, 1927, s. v. Saracens), et sur le vocabulaire antique, en particulier dans le cas de ἔθνος (p. 28, 124, 130) et de son problématique correspondant nabatéen, avec une utilisation rigoureuse de la terminologie française (clan, tribu, fédération).

Joëlle Beaucamp.

Y.-A. Dauge, *Le Barbare : recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation* (coll. « Latomus », 176) : Bruxelles, Latomus, 1981, x-859 pages, 1 pl. h. t.

Le titre de cet ouvrage rend assez mal compte de la réalité du sujet traité : c'est en effet moins au barbare qu'à la barbarie, et à son corollaire la civilisation, que s'intéresse l'auteur, qui précise heureusement sa pensée dans le sous-titre : *Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation.* Il ne souligne toutefois pas les deux limitations que l'auteur a dû imposer à un exposé déjà vaste ; limitation dans le temps, tout d'abord, puisque le point de départ de l'analyse est fixé au troisième siècle avant notre ère, et que les auteurs chrétiens sont exclus de l'analyse (les derniers textes pris en compte sont ceux de Rutilius Namatianus et de Claudien) ; limitation en ce qui concerne la matière ensuite, puisque les sources grecques d'époque romaine sont laissées de côté, et que les horizons qu'ouvrait au lecteur l'unique planche hors-texte, avec le sarcophage Ludovisi, se dérobent à sa vue : M. Dauge réserve en effet à une publication ultérieure l'analyse de l'abondante iconographie du barbare, qu'il est regrettable de voir tenue à l'écart d'une thèse pourtant déjà dense et volumineuse.

L'ouvrage est précédé d'une longue introduction, fort abstraite, de cinquante-deux pages où se succèdent les références à la pensée des philosophes les plus divers et aux exégètes de la barbarie, et dans lesquelles l'auteur, tout en annonçant sa démarche, nous expose comment la notion de barbarie, à Rome, atteint à l'universel, à la différence du monde grec, qui n'en avait fait qu'un élément nationaliste ; il nous y explique encore la place que tient la notion de barbarie dans ses recherches sur « l'énergétique romaine », concept dont on chercherait vainement une définition (ce qui est encore le cas de la notion « d'art »), et que nous devons cerner à travers de nombreuses allusions, rarement claires pour parvenir à en faire une espèce de synonyme de « génie romain », doté pour l'occasion d'un volontarisme parfois contestable.

La suite de l'ouvrage est fort heureusement richement documentée, dans les limites que l'auteur a choisi de donner à son investigation : à l'intérieur de celles-ci, il n'est en effet pas d'auteur romain qui ne se soit intéressé à la notion de barbarie (nous dirions plus volontiers « aux barbares

en général »). Dans la première partie, fort longue (325 p.), de son exposé, M. Dauge se livre à l'analyse de la « barbarologie historique » ; il s'agit pour lui de retracer, au travers des rapports existentiels de Rome avec l'ensemble des barbares au cours de son histoire, l'évolution de la lecture du barbare, ou barbarologie ; nous nous trouvons en l'occurrence en présence d'un curieux mélange de données objectives (histoire des rapports politiques de Rome et des *externae gentes*) et subjectives (étude successive des différents auteurs d'une période donnée), pour analyser, à travers les vicissitudes de la représentation, la prise de conscience par Rome de son rôle dans la lutte contre la barbarie universelle. L'auteur traite ensuite de la « barbarologie structurale », ou phénoménologie de la barbarie universelle : l'auteur y analyse la dynamique des mots de la famille de *Barbarus*, dans les schémas d'opposition d'un *je* romain à un *autre* : il fait une analyse riche et détaillée du champ sémantique centré sur la barbarie, c'est-à-dire de l'ensemble des représentations immédiatement données pour qui parle de barbarie dans le monde romain ; cette partie, presque aussi étendue que la précédente (300 p.), apparaît comme la plus importante de cet ouvrage pour le lecteur : elle propose en effet un panorama synthétique du véritable système qu'a constitué à Rome le personnage du barbare : il existe une typologie de la barbarie, susceptible de degrés, à travers des types individuels ou collectifs. La dynamique du système repose en réalité virtuellement sur une bipolarité du réel à partir de laquelle romanité et barbarie apparaissent comme les deux pôles universels de l'être. L'auteur propose à la fin de cette deuxième partie un « tableau synoptique des niveaux ontologiques et des processus évolutifs », qui nous permet de suivre les degrés de la barbarie, depuis le niveau inférieur de l'être (barbarie) jusqu'au niveau divin de la romanité, en leur associant les données phénoménologiques correspondantes, sans perdre de vue les modalités de la corruption ou de la progression ; on parvient ainsi à trois degrés et à trois mouvements de devenir (*corruptio*, *correctio* et *deificatio*). La troisième partie, très brève si on la compare aux deux précédentes, permet à l'auteur de développer sa thèse proprement dite : consacrée à la « barbarologie fonctionnelle », elle lui donne en effet l'occasion de situer le problème de la barbarie dans ses recherches sur l'énergétique ; si l'idée d'une tension dynamique de la volonté au prix d'une discipline sans faille peut apparaître en soi contestable, il n'en est pas moins certain que le système barbarologique peut apparaître comme un outil de lutte contre la barbarie universelle, intérieure et extérieure, individuelle ou collective ; c'est encore un outil d'analyse et de critique, qui diagnostique la barbarie et permet de la reconnaître ; c'est enfin le moyen de créer un être meilleur et d'un ordre supérieur. Cette dernière partie apparaît en réalité comme la véritable conclusion de l'ouvrage, la conclusion générale reflétant peu la densité des premières parties. N'aurait-on pu envisager une partie consacrée à la « barbarologie comportementale »? Tant il est vrai que le barbare existe à Rome avant la barbarie, et que c'est un personnage en actes (dont l'infériorité au Romain est garantie par l'esclavage) que connaît Rome du Barbare : il existe un archétype du Barbare, un portrait universel du Barbare (que montrerait aisément une analyse un tant soi peu serrée de